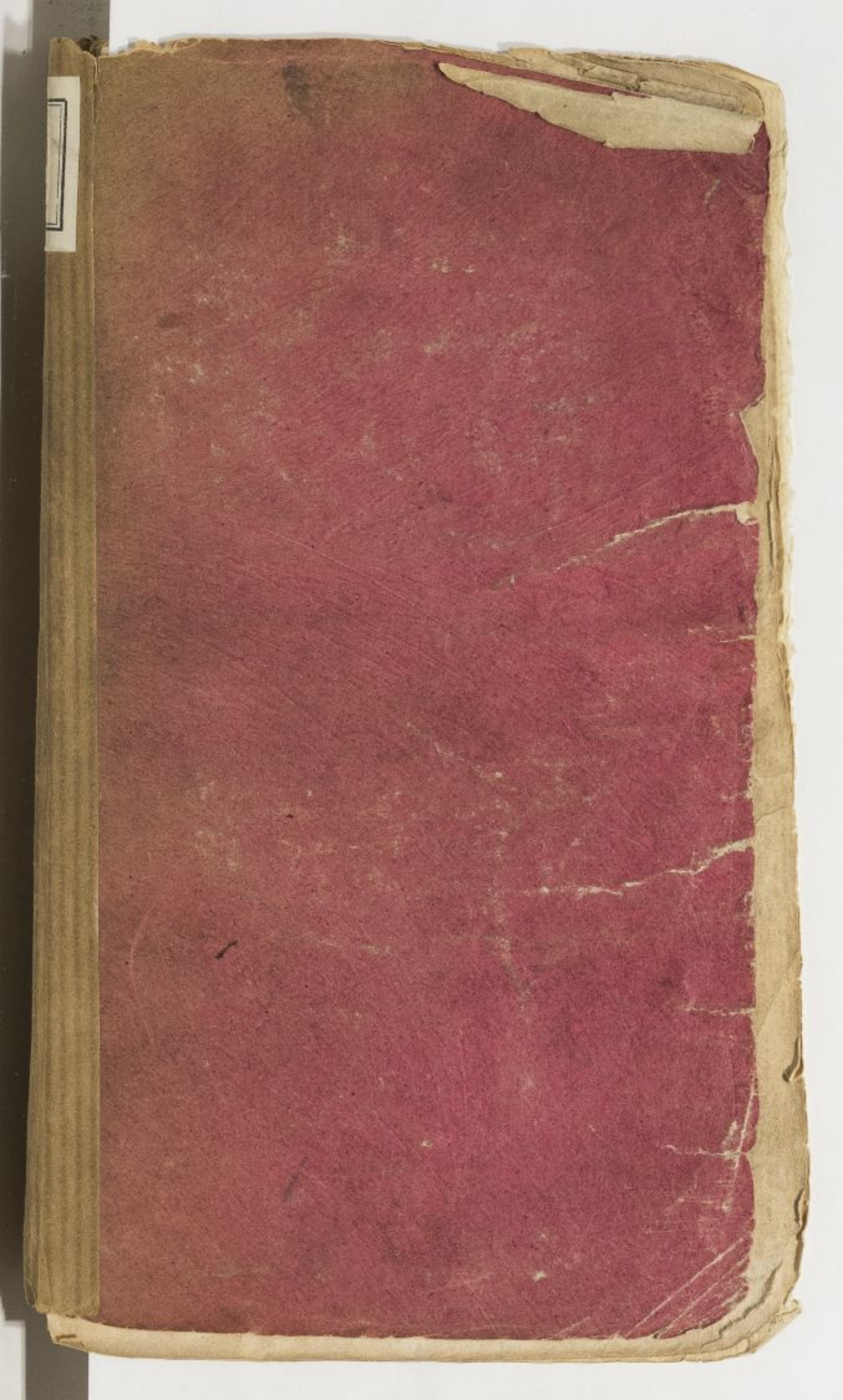


Prospectus.

ŒUVRES

DE M.ME LA BARONNE ISABELLE

DE MONTOLIEU.

La lecture des ouvrages de pure imagination, dans lesquels l'auteur s'étudie à peindre les affections de l'âme, à présenter le tableau d'une vie agitée, soit par des passions vives, soit par des événemens extraordinaires, a pour nous un charme que nous éprouvons rarement en lisant l'histoire. Plus régulière, plus imposante dans sa marche, elle porte, il est vrai, un caractère d'authenticité qui donne une grande importance aux faits dont elle se compose; mais, tout en captivant notre attention, en devenant l'objet de nos plus profondes pensées, ses récits sont, comme les actions ordinaires de la vie, empreints de vague et d'incohérence.

Dans un bon roman, tout s'enchaîne, tout se suit, tout marche vers un but unique; et, lorsque le dernier feuillet a passé sous nos yeux, l'intérêt et la curiosité sont également satisfaits. Le romancier a d'ailleurs l'heureux privilége de faire de ses personnages des êtres plus parfaits, plus vertueux que ceux que l'on rencontre dans la société; de créer lui-même ses modèles, de leur prêter tous les charmes, toutes les grâces, toutes les qualités que lui suggère son imagination. Il peut embellir la nature : la morale même a dans les romans un attrait qu'elle n'a pas ailleurs; aussi est-ce là qu'on aime le mieux à recevoir ses leçons; ôtez-lui ses formes séduisantes, elle ennuie. C'est en s'amusant qu'on s'identifie avec de bons principes, qu'on imite les modèles dont les perfections nous séduisent.

Un homme d'une âme forte, d'une instruction solide, qui n'eut, pendant toute sa vie, que deux passions, celle des sciences et celle du bien public, *M. Turgot,* regardait les *romans,* d'après l'idée qu'il s'en était faite, comme des livres de morale, et même comme les seuls où il eût vu de la morale. « C'est là » sur-tout, disait-il, que l'on voit mieux l'in- » fluence de nos actions sur le bonheur et

» sur la conduite de ceux qui nous envi-
» ronnent, partie de la morale la plus im-
» portante et la plus négligée. »

S'il est des romans dont la lecture est dangereuse pour la jeunesse, ceux que nous annonçons peuvent, au contraire, servir à son éducation. En alimentant la sensibilité, en contribuant à fortifier l'âme contre les épreuves du sort et les revers de la fortune, ils tendent à épurer le goût, à rendre les affections plus tendres et la bienfaisance plus active.

On ne peut contester à M.me de MONTOLIEU l'heureux talent de plaire et d'instruire. Son style est à-la-fois gracieux et naturel ; elle sait ajouter à la magie de ses tableaux, l'expression d'un sentiment vrai. Il est peu de bibliothèques où l'on ne trouve une partie de ses Œuvres, qui se composent presque en totalité d'imitations libres ou de traductions d'ouvrages estimés en Allemagne et en Angleterre.

La lecture des romans et des nouvelles que nous réunissons aujourd'hui, a prouvé que M.me la baronne de MONTOLIEU avait l'art de créer en traduisant : nous croyons donc rendre un vrai service aux lettres, en publiant une édition de ses Ouvrages auxquels elle a fait d'importans changemens.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

La collection des ŒUVRES DE Mme DE MONTOLIEU formera trente-cinq à quarante volumes in-12, grande justification, de 300 à 350 pages environ, ornée du Portrait de l'Auteur, et d'une figure au moins, en taille douce, placée en tête de chaque volume. Cette édition sera imprimée avec soin, sur beau papier, et distribuée par livraisons de deux, de trois, ou de quatre volumes.

La première, composée du *Robinson suisse*, trois volumes in-12, avec des figures et une carte, sera publiée dans le courant de juin 1820.

Le prix de chaque volume est fixé à *trois francs* pour Paris, et *trois francs soixante-quinze centimes*, franc de port, pour les départemens. La souscription sera fermée au 1.er août, et le prix de chaque volume paru sera alors de *trois francs cinquante centimes* pour Paris.

La seule condition exigée de MM. les Souscripteurs, est de payer d'avance deux volumes; le montant en sera imputé sur la dernière livraison, et ils seront tenus de retirer les précédentes au fur et à mesure qu'elles paraîtront.

Chaque volume de 12 à 15 feuilles contiendra de 450 à 500 pages des ouvrages précédemment imprimés.

D'après la division des matières,

Les Châteaux suisses, qui formaient 4 vol. in-12, seront réduits à . . . . 2 vol.
Le Robinson, 4 gros vol., réduits à 3
Caroline de Lichtfield, 3 vol., réduits à 2
Le Tableau de Famille, 2 vol., réduits à 1
Ludovico, ou *le Fils d'un Homme de Génie*, 2 vol., réduits à 1

Et ainsi de suite pour le reste de la collection.

On souscrit, A PARIS, chez ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n.° 23, près l'Ecole de Médecine.

On peut aussi souscrire chez les principaux libraires de la France et de l'Etranger.

25 AVRIL 1820.

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.

GENEVIÈVE,

OU

LE HAMEAU.

DE L'IMPRIMERIE DE CORDIER.

Geneviève.



Levez la tête! tournez les pieds, effacez les épaules tenez vous droite, tenez vous droite Mam'zelle!

Couvelai inv. A. Delvaux sc.

GENEVIÈVE,

OU

LE HAMEAU,

HISTOIRE DE HUIT JOURNÉES;

PAR MADAME S*** C***,

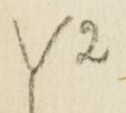
AUTEUR DE LA *BELLE FERMIÈRE*, etc., etc.

« C'est avec des modèles, c'est
» avec du bonheur qu'on fait les
» grandes renommées, et les vertus
» inébranlables. »

LE HAMEAU, *IV.e Journée.*

PARIS,
CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
RUE HAUTEFEUILLE, N.° 23.

1822.



AVANT-PROPOS.

Ceci n'est point *un ouvrage* : nous ne le présentons comme tel ni au public, ni aux critiques éclairés, dont, plus que jamais, nous nous appliquons à suivre les conseils. Huit jours seulement comportent la durée de cette première station d'un voyage dont les détails nous furent transmis il y a vingt-cinq

à vingt-six ans, par la personne qui les raconte. L'intérêt et la variété des scènes de ce petit drame populaire, nous engagèrent à en réunir les matériaux, dont les meilleurs, il faut le déclarer, ne nous ont coûté nul effort d'imagination. Le tout serait demeuré au fond du portefeuille, si le brouillon du manuscrit, rédigé en 1806, et copié en 1817, ne se fût égaré dans un déplace-

ment. Nous livrons donc cette copie à l'impression, moins dans l'espoir ou avec l'ambition d'un succès, que pour gagner de vitesse le contrefacteur; et nous nous consolerons du peu d'importance de l'œuvre, si, du moins, il fournit la preuve de l'invariabilité de nos opinions sur telles matières qui ne varient jamais; c'est-à-dire le besoin d'un Dieu, et celui d'un ordre immuable

dans l'état et dans les familles.

La dame voyageuse existe encore; nous la faisons parler, ainsi qu'elle nous parla, pour ne point dépouiller son récit du ton de vérité qui en faisait tout le charme. Peut-être ne lui convenait-il pas de renouveler ce récit... Mais comme elle n'y figure qu'en seconde ou troisième ligne, qu'on n'y rappelle rien qui ne soit à son avantage,

et qu'enfin, de tous les petits tableaux renfermés dans ce petit cadre, il n'en est pas un qui ne puisse être offert aux regards les plus innocens, nous espérons qu'elle nous pardonnera d'avoir écrit et publié, de son vivant, l'histoire exacte de huit jours de sa vie.

GENEVIÈVE,

OU

LE HAMEAU.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Départ de Paris; pour quelles causes. Accident. Terreur sur le grand chemin. Assistance de Bertin, meûnier. Son goût pour le chant.

Nos premières convulsions politiques venaient de m'enlever mes amis, mes protecteurs, ma fortune et mes espérances. Une maladie de langueur me menaçait d'une fin prématurée. Quatre

médecins de la faculté de Paris me déclaraient poitrinaire ; je n'avais plus que quelques semaines à vivre ; et mes quatre docteurs, pour se délivrer de moi, m'envoyaient, sous le premier prétexte, respirer, aux Boues de Saint-Amand, l'air le moins propre à guérir de la pulmonie. Je partis donc le 15 juillet 1796, seule dans ma diligence, avec mademoiselle Cécile Thévenot, excellente femme, un peu bavarde, qui me servait depuis sept ans. Cette bonne Cécile, témoin de mes pertes, et, malgré moi, confidente de mes chagrins, ne fut pas plutôt à vingt lieues de ma triste maison, que me

voyant reprendre et les couleurs et l'appétit : « Vous, poitrinaire, madame !... me dit-elle ; vous ?.. Oh, les bourreaux ! les ignorans !.. C'est moi maintenant, c'est moi qui vous traiterai : du repos d'esprit, un régime sain, de l'exercice, de la dissipation. S'amuse-t-on à Saint-Amand ? Il faut que je sache cela. Postillon ? — Mademoiselle... — Qu'est-ce que c'est que Saint-Amand ? — C'est une petite ville à trois lieues de Valenciennes : vous y serez demain. — Est-ce là que l'on prend les eaux ? — Les eaux ? » et mon butord de ricaner, en tirant sur la gauche pour nous donner un peu de *terre*.

« Eh bien oui, les eaux : est-ce que je parle grec? — Vous vous trompez, dis-je à Cécile; on n'y prend que des bains. Une fois à Saint-Amand, demandai-je au postillon, irons-nous loin pour trouver la fontaine? — A demi-poste, madame; en pleine forêt. — Une forêt? oh! que c'est joli! reprit mademoiselle Thévenot; et sûrement les bains sont bien tenus, fréquentés, élégans; des eaux limpides, parfumées; de belles hôtelleries; des jeux, des repas continuels?... — Qu'est-ce que vous dites donc là? répondit le postillon d'un air compatissant; est-ce qu'il y a jamais eu à Saint-Amand d'autre compa-

gnie que celle des blessés ou des paralytiques? Est-ce que la boue verdâtre où chacun va plonger son pied, son bras perclus, sent autre chose que l'œuf pourri, ou le cuir brûlé?..... — Ah! quelle abomination!... entendez-vous, madame? — Du moins, dis-je au postillon, l'auberge de la fontaine est-elle habitable? — Oui, madame,..... oui, quand la fontaine est ouverte. — Est-ce qu'elle ne l'est pas cette année? — Pas encore; il ne fait pas assez chaud. » Cécile me regardait. « Eh mais,.... reprit-elle un peu déconcertée,... où logerons-nous donc en attendant? — A Saint-Amand, ou dans le

bois. Il y a deux ou trois chaumières disposées pour les baigneurs. — Ah, oui ;.... oui, des chaumières... dans un bois! c'est joli, c'est romanesque ; n'est-il pas vrai, madame, que nous logerons dans le bois ? » Je le lui promis, et elle reprit sa belle humeur.

Une méridienne assez longue que je fus forcée de faire l'après-midi, retarda de beaucoup notre marche. La nuit vint. Le temps était couvert. Bientôt un fort ouragan, une pluie battante, harcelèrent tellement le postillon, qu'il n'y voyait plus à se garrer des trouées profondes qu'avaient creusé dans le chemin les trains

d'artillerie de l'armée de *Sambre* et *Meuse*. « Mon Dieu,.... dit Cécile, pas une baraque, pas une lampe!.... La nuit est noire à faire trembler! Nous sommes encore loin de Péronne : si par malheur quelqu'accident survenait à la voiture!...» Comme elle parlait, j'entendis crier l'essieu de devant, et l'une de nos petites roues alla rouler dans le fossé voisin. « Miséricorde! » dit Cécile en tombant de tout son poids sur mon épaule gauche.... Nous ne pouvions pas verser; mais la caisse déclinant sur l'un des angles, prolongé par l'absence de la roue, formait sous nos pieds un talus rapide, très-incommode

surtout pour celle qui en occupait le point le plus élevé. « Madame, s'en vint me dire le postillon, je viens de lier l'une contre l'autre une jambe de chacun des deux chevaux que je vous laisse ; soyez tranquilles, ils ne bougeront pas. Je cours avec le troisième chercher du renfort à la ville : dans une demi-heure je serai de retour »; et, partant au galop, il nous laisse à minuit, par un temps effroyable, seules sur le grand chemin, dans une voiture dont nous ne pouvions pas même descendre, quoiqu'à peine on pût s'y tenir. Cécile ne disait mot : elle était consternée. La peur, assez généralement,

rend les hommes verbeux et les femmes muettes. Je regrettais vivement de n'avoir pas emmené avec moi un domestique. Je ne savais pas encore que moins on en a, et mieux l'on est servi; notre situation ne me l'apprenait pas : elle était vraiment fâcheuse. Le vent soufflait avec assez de violence pour balancer fortement la caisse ; les chevaux effrayés cherchaient à rompre leurs liens; la lune, cachée sous de gros nuages, ne reparaissait de temps à autre que pour éclairer l'extrême solitude de cette campagne. Je pensai alors que si quelque honnête voleur venait, à la manière anglaise, me demander de quoi

poursuivre son chemin, il serait bien de faire, d'avance, la part du *démon;* et je tirai de la bourse de voyage une certaine somme, que je tins prête à sacrifier. Cécile vit mon mouvement, comprit mon intention, et se mit à pleurer de toutes ses forces. « Eh! pourquoi, disait-elle en sanglotant, pourquoi n'avons-nous pas marché pendant le jour? Pourquoi s'être hasardées si tard? Que deviendrions-nous si l'on nous tuait? » Cette balourdise m'impatienta. Je la repris avec humeur; et, l'impatience se joignant à mon malaise, j'allais moi-même perdre courage, lorsqu'une vieille chanson entonnée de très-loin,

mais à pleine voix, nous saisit de joie l'une et l'autre. « Madame... madame,... s'écria Cécile transportée, on chante;.... en vérité, on chante!.... Rassurons-nous, madame, les voleurs ne chantent pas. » Je le sentais mieux qu'elle. J'écoutai avec attention. Le vent s'apaisait; la voix s'approchait; je serrai mon argent, et baissai ma glace pour mieux entendre cette belle voix, qui venait du côté de Péronne. Un chant gothique, mais bien mesuré; des sons nourris et soutenus, me causèrent un bien autre plaisir que toutes les merveilles des *Laïs* et des *Elleviou*, et aussi m'étonnèrent davantage. Mon chanteur

était paysan ; je l'entendais à son patois ; et l'expression naturelle de son chant, et sa haute-contre, la plus franche que j'aie jamais entendue, n'eussent été nullement déplacées dans l'emploi des *Renaud* et des *Achille*. Tout-à-coup la voix s'interrompt ; et, d'une parole aussi ferme que sa chanson, mon paysan nous crie : « N'y a-t-il pas là deux dames toutes seules ? — Oui, monsieur, oui, lui criai-je à mon tour. — Patience, patience !... Je venons pour vous garder. » Brave homme ! quel bien il nous faisait ! et comme sa chanson, qu'il recommença de plus belle, nous parut encore plus charmante ! Cécile n'en re-

venait pas; et sa reconnaissance l'attendrissant en faveur du musicien, qui sûrement allait s'enrouer à l'air humide, elle chercha le flacon de vin de Bordeaux pour lui en offrir rasade dès qu'il paraîtrait à la portière de la voiture; ce qui ne tarda pas. « N'ayez pas peur, mesdames, nous dit ce bon jeune homme; j'nous appelons Bertin; j'sommes meûnier. J'ons not' moulin à demi-lieue d'ici, près du faubourg. J'y étions quand votre postillon, qui s'en va à Péronne, m'a raconté votre accident. J'ons chanté tout en venant, et me v'là, Dieu merci; mais à présent je ne chanterons plus; car il fait un temps

du diable, et je ne chantions que pour vous rassurer. » Que pour nous rassurer!... Il avait donc deviné notre frayeur; calculé qu'en chantant il la calmait, avant même que d'arriver auprès de nous; que sa voix pouvait encore mettre en fuite le passant malintentionné?.... Ainsi l'instinct de la bonté égale en prévoyance toutes les finesses de l'esprit, et a sur lui cet avantage de ne jamais s'exercer que pour le bien! Je remerciai mon jeune meûnier. Je lui servis moi-même le verre de vin de Bordeaux, que heureusement il trouva bon. Je le louai sur sa chanson, sur sa belle voix.... Il se mit à rire.

« Ah, madame !..... si not' mère vous entendait ! — Eh bien ! si elle m'entendait?... — Elle serait d'une colère !... — Et pourquoi ? — Ah ! c'est qu'il faut vous dire que j'ons été *enfant-de-chœur* à Douai, à Tournay, à Béthune, à Cassel, et toujours malgré not' mère, de chez qui je nous enfuyions toujours, et qui a passé dix ans de sa vie à nous relancer de chapitre en chapitre, où, sans vanité, je ne laissions pas de bien figurer. Mais je n'ons pas pu apprendre tout-à-fait la musique, parce que j'ons trop changé de maîtres ; et, à la fin pourtant, j'étions demandé à l'Opéra de

Paris [1], oùs-qu'on me promettait une belle place de douze cents francs, quand ma mère, qui ne peut non plus se passer de moi que de sa peau, ma pauvre mère nous fit faire connaissance avec Thérèse; et ma fine, de depuis... — Qu'est-ce que *Thérèse*, monsieur Bertin? demanda ma curieuse femme-de-chambre. — Sauf votre respect, mam'zelle, c'est not'ménagère; grande comme moi, tournée... alerte!... — Avez-vous des enfans? lui demandai-je à mon tour. — Sept, madame; tous garçons, tous plus frais, plus dodus!.... Ça fera de beaux hommes pour l'état; et, s'il m'en reste un seulement pour

nourrir sa mère et la mienne, c'est tout ce que je demandons au bon Dieu. » En achevant cette réponse naïve, Bertin s'enveloppa dans son manteau, et me dit de lever la glace de ma portière, parce que la pluie pouvait m'incommoder. « Il a raison, madame, dit vivement Cécile. Par ici, monsieur Bertin; par ici : je ne crains pas la pluie, moi. » Bertin passa de son côté. Cécile chercha un biscuit, dont Bertin ne voulut pas; mais il accepta volontiers un second verre de vin, disant que c'était là ce qu'il avait le mieux retenu des bons exemples de ses maîtres. « Et à présent, monsieur Bertin, lui dit

Cécile, avec qui faites-vous de la musique? — Avec l'organiste de Péronne; excellent cordonnier, dont on voit la boutique à droite sur la grande place, en venant de Paris. Il faut l'entendre quand il nous tient à son *clavecin*, moi et sa *basse-taille* récitante!..... nous apprenant les morceaux des messes qu'il compose; puis, les chantant avec nous, en s'accompagnant lui-même, et *tout courant*..... c'est un tapage!..... c'est un plaisir!... Aussi, je n'en avons pas d'autres; et de celui-là Thérèse n'est pas jalouse, *parce qu'il ne ruine pas la maison, et qu'en revenant de là je ne l'embrassons que de meilleur cœur.*»

Je recueillis, non sans tristesse, ces paroles si simples qui renfermaient la meilleure règle de conduite pour tant d'autres maris plus éclairés que Bertin. Je sentis quelques pleurs s'échapper de mes paupières; et, pour laisser à mademoiselle Thévenot toute liberté de satisfaire son desir curieux, je feignis de m'assoupir dans le coin de la voiture; alors s'engagea entre Cécile et Bertin le dialogue le plus serré, le plus original. L'une, émerveillée de rencontrer, à trente lieues de Paris, du talent, de la bonhomie, des mœurs, de la gentillesse, et tout cela chez un meûnier; l'autre, fort content de trouver à qui

parler de son séjour dans les chapitres, de ses tours d'enfant-de-choeur, de sa bonne vieille mère, de ses marmots, de sa Thérèse, et de manière à inspirer à la vieille fille qui l'écoutait la plus grande envie d'essayer du terrible engagement dont mon exemple l'avait justement dégoûtée. Trois quarts d'heures s'écoulèrent sans qu'elle y songeât. Enfin le fouet de notre postillon se faisant entendre assez près de nous, Bertin m'en avertit, croyant que je m'éveillais, et s'empressa d'ouvrir du côté de Cécile pour nous aider à changer de voiture. « Ah, quel dommage! dit-elle en descendant. Avec

vous, monsieur Bertin, on causerait volontiers toute la nuit. » Pauvre fille!...

Nos secours arrivèrent. On releva la voiture; on ficela mon essieu et ma roue. Je montai dans une chaise qu'on m'avait amenée; et, nous acheminant vers Péronne, j'arrêtai devant la maison de Bertin, à qui je ne savais comment témoigner ma reconnaissance. « Mon ami, viens donc! s'écria une jeune femme, qui, malgré la nuit et la pluie, accourait au-devant de la voiture; viens donc, répéta-t-elle: pourquoi ne pas rentrer, puisque ces dames n'ont plus besoin de toi? » J'appelai madame Bertin; car c'était elle:

je la remerciai ; je lui serrai la main, qu'elle retira en riant, quand elle s'aperçut que je voulais y glisser un louis. « Eh, fi donc, madame ! Dieu nous en garde ! Je serions trop riches, si l'on nous donnait un louis chaque fois que ça nous arrive. » Et prenant le bras de son mari, elle s'en fut avec lui sans attendre ma réponse.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Passage à Valenciennes. Arrivée à Saint-Amand. Gîte au *Lion d'or.* Madame de Saint-Phar. Détails qu'elle me donne.

« Vous voyez bien, dis-je à mademoiselle Thévenot, que votre montre va fort mal, et que la mienne ne va plus du tout. Entrons là, on les remettra à l'heure, et peut-être qu'en même temps l'on nous indiquera le meilleur gîte de Saint-Amand, où nous devons coucher ce soir. — Mais, madame, pourquoi cette boutique obscure ? — N'est-ce pas la

plus proche? — Fort bien; mais madame est-elle sûre qu'il y ait là quelqu'un qui sache raccommoder les montres? — Lisez plutôt : Dulaunoy, horloger. — Entrons donc chez M. Dulaunoy. » Un vieillard d'assez bonne mine vint nous recevoir dans cette boutique dénuée de tout, même des principaux instrumens d'horlogerie. Il avait l'air triste, et parlait difficilement. Cependant il vit d'un coup-d'œil ce qui dérangeait nos montres; les visita avec adresse, avec intelligence; les nettoya, les régla devant nous; et, après une heure d'un travail minutieux, m'en demanda le prix le plus modeste d'un ton

honnête et réservé. Personne, durant tout ce temps, n'était venu l'aider à nous tenir compagnie; personne ne s'était présenté à la boutique. « Etes-vous veuf, monsieur? lui demandai-je. — Oui, madame, depuis quinze ans. (Et son visage se rembrunit.) — Vous souffrez de la guerre? — Eh, madame, qui n'en souffre pas! — Est-ce que vos fils sont aux armées? demanda Cécile. » Le vieillard baissa la tête, comme pour examiner de plus près son ouvrage; mais je le vis se détourner, et porter vivement son mouchoir des Indes sur ses yeux rougis de larmes. Nous restâmes quelque temps en silence; puis,

lui, songeant qu'il devait une réponse à ma femme-de-chambre: « Le seul fils que j'ai, lui dit-il, mademoiselle, a déjà près de quarante ans, et plût à Dieu... » Il s'arrêta; Cécile me regarda; je m'approchai; je questionnai le vieillard sur ses ressources, sur celles de la ville. « Nos femmes, me dit-il, vendent toujours assez bien leurs dentelles. En tout état de choses, monarchie ou république, dans les *grands* comme dans les *petits ménages*, l'argent ne manque jamais que pour le nécessaire. » J'essayai de pénétrer la cause de sa tristesse. Il se retrancha sur les malheurs publics; évita toutefois de me par-

ler de son opinion : mérite alors d'autant plus rare, que, d'un bout de la France à l'autre, chaque corps de métier avait son chef de ligne, et chaque boutique son orateur. En reprenant nos montres, je lui parlai de Saint-Amand, de la fontaine, de mon logement dans le bois. « Ah, madame! me dit-il avec vivacité, si vous logez dans le bois, ne passez pas la deuxième maisonnette à gauche sans y entrer, et sans causer avec l'hôtesse. — Vous la connaissez? — Beaucoup, madame. — Comment se nomme-t-elle? — Comme moi. — C'est donc une parente? — Madame, c'est ma fille.... C'est

mon fils qu'elle a épousé. » Et comme si ces dernières paroles lui eussent coûté un violent effort, il reprit longuement sa respiration, et nous salua : nous sortîmes.

« Madame, me dit Cécile, il y a ici quelque mystère. Avez-vous remarqué l'air noble de ce vieux monsieur Dulaunoy? Avez-vous remarqué son embarras au sujet de ses enfans? Madame.... je ne serais pas du tout surprise que ce prétendu horloger ne fût un ci-devant *duc* et *pair*. »

Cécile Thévenot, jadis au service d'une dame presque aveugle, y avait appris à lire, et, tous les soirs lisait à sa maîtresse

le *Cléveland*, le *Robinson*, les contes arabes, et autres histoires merveilleuses. Le merveilleux séduit toute la classe ignorante; il effraie, il attache la jeunesse crédule; il donne au moindre esprit un certain air d'érudition, et fonde sur la mémoire et la curiosité l'alliance éternelle des enfans et des domestiques. Mademoiselle Thévenot aimait donc les romans. Souvent, pour satisfaire ce goût, elle renonçait à la promenade, ou même négligeait son ouvrage, et je l'en avais grondée plus d'une fois. « Eh bien! madame, m'avait-elle dit, si jamais on me prouve que les gens de notre état font plus mal de

lire des romans que de jouer aux cartes et d'aller à la guinguette, je vous promets que je n'en lirai plus. » Je n'avais trop su que répondre; les exemples m'avaient manqué... J'allais en trouver un, un très-remarquable dans la personne de M. Dulaunoy fils, aubergiste de la Croisette, hameau de Flandre aussi obscur par sa situation que par le petit nombre de ses pauvres habitans.

J'appris le nom de ce hameau, celui de l'aubergiste, celui même de sa servante, et une foule d'autres détails, par une dame extrêmement prévenante que je trouvai le soir à Saint-Amand. Cette dame, soi-disant émigrée, à moi

présentée sous le nom de madame la marquise de Saint-Phar, et logée à demeure à l'hôtel où je descendis, y attendait les étrangers pour leur raconter l'histoire du pays, sa propre histoire, et tout ce qu'elle savait de la fontaine et des baigneurs. « Vous n'en trouverez guère cette année, madame, me dit-elle ; l'été ressemble un peu trop à l'hiver; et puis, le moyen de se risquer dans des cantons ravagés par le continuel passage des troupes! Depuis six mois seulement l'on respire ; encore n'est-il pas certain que cela dure. — Tant pis, madame. — Ah! sans doute ; les arts, le commerce, l'humanité...

Madame est Flamande? — Non, madame. — C'est la première fois que madame voyage en Flandre? — Non, madame. — Madame a peut-être des connaissances à Valenciennes? — Non, madame. — Ah, fort bien! Quelle horreur que ce dernier siége! Trente-sept jours de bombardement! Les enfans, les vieillards, réfugiés dans le souterrain de la citadelle, où toutes tant que nous étions de femmes courageuses, nous allions leur porter à manger à travers les biscaïens, les obus qui roulaient, qui éclataient sous nos pas! — Madame était donc déjà rentrée? — J'étais cachée, madame; je *la*

suis encore. On a ses parens, ses amis. Hélas ! les miens demeuraient presque tous dans le faubourg d'Anzin : on n'y a pas laissé pierre sur pierre. J'y ai perdu, entre autres, mon infortunée cousine, madame la comtesse d'Edme, qui revenait de Lille en cet affreux moment. — Je crois, madame, que vous vous trompez ; madame d'Edme est maintenant à Amsterdam : elle y est en parfaite santé. Elle y doit son repos, son aisance aux rares talens et au courage du jeune baron d'Egremont, son neveu, qui y soutient toute sa famille des fruits de son travail et de sa

belle conduite. *Un de mes amis a reçu de leurs nouvelles la veille de mon départ de Paris. » Une fille d'auberge vint nous interrompre ; ce qui sauva miraculeusement la dame émigrée du petit embarras où la jetait son étourderie. On demandait nos passeports. « C'est d'*Hauterive* qui les visera, reprit vivement mon officieuse ; mais on a bien le temps : madame n'est pas en état de partir de si grand matin. » J'étais effectivement très-fatiguée du

* Les siècles révolutionnaires ont dû contribuer aux progrès de l'éducation : quiconque fut en proie aux misères que les révolutions enfantent, a connu tout le prix des ressources personnelles.

voyage. « Qu'est-ce que M. d'Hauterive ? demandai-je à la servante. — C'est le notaire du lieu, madame; M. d'Hauterive est aussi officier municipal, et propre frère de madame Dulaunoy, maîtresse de la deuxième auberge champêtre, où madame fera bien de loger si elle veut être servie proprement. » La fille s'en alla. « Voulez-vous, me dit madame de Saint-Phar, savoir au juste ce que c'est que ce d'Hauterive; cette femme Dulaunoy, dont certaines gens ici disent trop de mal; et son indigne mari, dont on pense encore trop de bien ? — Oui certainement, madame, répondis-je aussitôt. Il est bon de

savoir avec qui l'on va vivre. » Et l'invitant, ce dont elle fut charmée, à partager mon modeste souper, elle sortit pour supprimer le sien, et me laisser reposer quelques instans. « *Ça*, une marquise? dit Cécile quand nous fûmes seules; *ça*, une cousine de madame la comtesse d'Edme? O l'effrontée!..... la sotte!..... Pense-t-elle que l'on n'ait jamais vu de dame de condition? qu'elle cache donc ses vilains pieds si longs, si plats, si *bêtes!* A-t-elle seulement la peau des mains aussi blanche que ce pauvre vieux M. Dulaunoy? C'est aux pieds, c'est aux mains qu'on reconnaît les gens *comme il faut*. Et voyez

ses ongles; tous *en demi-deuil;* tous! » La remarque me fit rire; et Cécile, encouragée par ce petit succès, continuait de s'égayer aux dépens de madame la marquise, quand celle-ci rentra, suivie des gens de l'hôtellerie. On servit. Nous soupâmes. J'entrevis dans le ton, dans les manières de cette femme, plus de besoin que d'habitude du mensonge, plus de mal-aise que de bassesse. Je fus contente de l'air qu'elle eut avec Cécile, dont elle avait pu entendre les dernières plaisanteries; et enfin, la façon dont elle me raconta l'histoire suivante, acheva de me réconcilier avec sa tournure, la plus extraordinaire

dont l'imagination puisse affubler une *agréable* de province.

« Ce que je vais vous dire, mesdames..... (elle s'adressait ainsi à moi et à Cécile, qui, sur cette dénomination, regarda l'historienne avec plus d'indulgence); ce que je vais vous dire est de notoriété presque publique dans ces cantons. Je n'omettrai, je n'ajouterai rien. On peut, en s'exprimant sur ses propres chagrins, s'emporter au-delà du vrai; c'est une consolation permise à l'infortune; mais dans ceci je serai narrateur fidèle : de plus spirituels que moi vous feraient tort en altérant les faits. » Cécile, entièrement subjuguée, demanda

la permission d'avancer sa chaise un peu plus près de la table; arrangea les flambeaux de manière à ne rien perdre des gestes ni des paroles de madame de Saint-Phar, qui, voyant l'attention que je lui prêtais moi-même, commença en ces termes son triste et simple récit :

Histoire de madame Dulaunoy, *née* d'Hauterive, *et de sa servante* Geneviève.

« Mademoiselle d'Hauterive, fille d'un honnête négociant de Cambrai, pouvait prétendre à une dot de quarante mille francs, et à un héritage d'environ cin-

quante mille écus. Très-bien de figure; grande, forte, active, intelligente; très-sage, quoi que l'on en ait dit; très-entendue au commerce, elle fut citée pendant dix ans comme un modèle de mœurs et de raison. Ses parens moururent vers la fin de l'année 1778. A cette époque, mademoiselle d'Hauterive était majeure. Deux ans après, au retour d'une campagne voisine, où elle avait été passer quelques semaines, elle ramena chez son frère (celui que vous verrez demain) une petite fille de trois à quatre ans, qu'elle adoptait, disait-elle, soit qu'elle se mariât ou non, et à qui, dès ce moment, elle prodigua tous

les soins, toute la tendresse d'une mère. Cette petite fille s'appelait Geneviève. Mademoiselle d'Hauterive l'avait trouvée, disait-elle, abandonnée à la pitié de sa nourrice, qui ne savait comment gagner assez de pain pour en donner à la petite étrangère sans faire crier ses propres enfans. Mademoiselle d'Hauterive était digne de foi; on aurait dû l'en croire; d'autant plus, qu'à la suite de ce petit événement, elle se prit d'amour pour le jeune Dulaunoy, alors assez joli garçon, et l'épousa en dépit de son frère, qui déjà convoitait la succession de cette sœur, plus âgée que lui de quelques années, plus âgée aussi que son mari.

» Leur premier enfant vint au monde avant terme. Dulaunoy, très-libertin, par conséquent très-disposé à mal juger des femmes, soupçonna la sienne d'infidélité; le dit à son beau-frère; et celui-ci, qui ne cherchait qu'un moyen de nuire à cette sœur que jamais il n'avait aimée, porta les soupçons de Dulaunoy jusque sur cette petite Geneviève que sa femme élevait chez lui. Sans s'expliquer d'abord autrement que par sa mauvaise humeur, Dulaunoy brusqua Geneviève, n'approuva rien de ce qu'elle faisait; se plaignit de l'inutilité de son service, et enfin voulut la chasser de la maison. Madame

Dulaunoy s'y opposa formellement. Elle défendit contre son frère, contre son mari, et contre l'intérêt même de sa réputation, cette jeune orpheline, qui, depuis, l'en a bien récompensée. Mais ses querelles journalières avec Dulaunoy énervaient son courage, et multipliaient les pertes dont la révolution frappait sa maison de commerce. Mademoiselle d'Hauterive avait doublé sa fortune, tant qu'un nom estimé, tant que sa volonté seule dirigaient ses calculs, et favorisaient ses opérations; mais de l'instant où l'imbécille Dulaunoy entreprit de la seconder, de la remplacer dans la tenue des livres et

la correspondance, son inexactitude, son entêtement et ses folles prodigalités altérèrent la confiance, et, peu à peu, ruinèrent un crédit établi sur soixante ans de régularité. Les chagrins même de madame Dulaunoy contribuèrent à accélérer sa perte. L'image de la paix offre celle de l'ordre; elle attire ce qui lui ressemble. Quand deux époux vivent de bon accord, tout le monde est tenté d'être bien avec eux; et c'est peut-être le châtiment le plus prompt de la mésintelligence conjugale, que cette frayeur qui éloigne d'un mauvais ménage jusqu'aux mauvais plaisans qui se faisaient un jeu d'en troubler l'harmonie.

Madame Dulaunoy dévora ses peines tant qu'il fut possible d'en soustraire la connaissance aux créanciers de la maison. Dulaunoy avait fait des dettes considérables ; son père s'épuisa pour en payer une partie : tout ce qu'il possédait ne put suffire. D'Hauterive, alors très à son aise, refusa ses secours, et même sa caution. Survint la guerre qui détruit tout. On cessa de vendre, de recevoir, d'espérer. On avait, dans le temps, placé des fonds chez un grand banquier de Paris. Monsieur voulut *arranger ses affaires ;* il manqua, vingt autres faillites s'ensuivirent, et madame Dulaunoy ne put éviter la sienne.

Son frère, qui guettait ce moment pour s'emparer de tout, mit effectivement la main sur tout ce qui restait; fut nommé *curateur* d'une voix unanime ; vendit la maison paternelle, et du produit de toutes ses manœuvres, parvint à acheter une belle propriété de campagne dont il n'a pas joui long-temps; car les *brûleurs de châteaux* l'en ont chassé il y a deux ans ; l'administration des domaines l'a appelé à restitution ; d'autres procès l'ont tracassé ; bref, il est ruiné à son tour : ce qui devait arriver tôt ou tard, puisqu'il y a une Providence.

» Mais la triste madame Du-

launoy, chargée de deux enfans, chargée des reproches de son mari, et aussi du blâme public, qui s'attache toujours au malheur, ne savait où porter sa détresse. Elle avait sacrifié ses meubles, ses bijoux. La seule Geneviève restait pour la servir ; encore l'attachement si légitime de cette bonne jeune fille était-il pour sa bienfaitrice une source continuelle de chagrins et d'amertume. Dulaunoy, perdu de débauche, de paresse et de présomption, s'obstinait à chercher dans le prétendu mystère de la naissance de Geneviève l'excuse de ses doutes sur la naissance de ses fils. Il espérait de son mé-

rite, et du recours des lois nouvelles, un retour de fortune, un second établissement. Il voulait s'en aller; il voulait divorcer. Son père le menaça de sa malédiction. Il craint son père; il resta avec sa femme; consentit à garder Geneviève, parce que c'était la seule fille qui voulût les servir pour rien; et, dans un bon moment, le seul peut-être qu'il ait eu de sa vie, promit à son père d'exercer de son mieux une place de receveur des douanes que ce bon père avait enfin obtenue pour lui à Furnes, petite ville située entre Ypres et Menin, à demi-lieue environ de la rivière de Colmes. »

Ici madame de Saint-Phar reprit haleine; elle rougit; ses yeux se mouillèrent. « Qu'avez-vous, madame? lui dis-je. — Madame veut-elle un verre d'eau sucrée? demanda Cécile. — Vous paraissez en peine, ajoutai-je. — Sincèrement, reprit madame de Saint-Phar; je ne sais trop comment raconter ce qui me reste à vous dire; et pourtant y eut-il rien de si chaste que la malheureuse Geneviève au sein du dévouement le plus inconcevable! »

Madame de Saint-Phar s'arrêta encore. Cécile me regarda avec inquiétude; elle tremblait que je ne remisse l'histoire au

lendemain ; mais ma curiosité égalait au moins la sienne; et, sur mon instante prière, madame de Saint-Phar continua ainsi:

« Dulaunoy, sa femme, deux enfans en bas âge, leur servante Geneviève, et un chien nommé Tristan, s'établirent dans la maison de recette de la petite ville de Furnes, au mois de décembre 1793. La circonstance n'était nullement favorable pour garder ces nouvelles frontières. L'ennemi les avait déjà reprises une fois, et son retour avait laissé des traces sanglantes. Ce danger du poste de recette dans une ville qui n'a ni portes ni remparts, frappa d'abord l'imbécille

receveur; et les pauvres commis qu'il avait sous ses ordres ne tardèrent point, tout pauvres qu'ils étaient, à s'apercevoir de la poltronnerie et de l'inaptitude de leur chef. Mais l'intelligence de madame Dulaunoy, celle de Geneviève, celle même de Tristan, qui, en moins de trois mois, devint l'effroi des contrebandiers, attendrirent ces bonnes gens, qui, par estime pour la femme, voulurent bien ne porter aucune plainte contre le mari. L'un d'eux,.... c'était le plus jeune, fit attention à Geneviève. Ses petits yeux noirs, sa taille bien prise, son honnête maintien, lui parurent charmans. Il lui conta

fleurette ; la trouva plus honnête encore que son maintien, et lui promit de l'épouser au retour de la campagne suivante. L'amoureux de Geneviève était de la réquisition. Au 1.er de mars il fallut partir. Geneviève pleura ; madame Dulaunoy pleura aussi ; elle regrettait vivement le bon Bernard. Sa vigilance leur était du plus grand secours. Nul autre que lui ne faisait les visites, les courses au loin à la place de M. le receveur, qui, pendant ce temps-là, fumait sa pipe, ou lisait des romans. — Ah, mon Dieu! interrompit Cécile ; comment, madame, ce vilain homme..... — Oui, mademoiselle ; ce vilain

homme, ce méchant Dulaunoy, avait, entr'autres perfections, le goût bien extraordinaire, pour un homme aussi grossier, de lire et de relire du matin jusqu'au soir la bibliothèque bleue, les vieux romans chevaleresques, et toutes les rapsodies du même genre qui pouvaient lui tomber sous la main. Avant d'avoir ce goût, il en avait un autre plus dispendieux et moins innocent; de sorte que sa femme s'estima trop heureuse, pendant leur séjour à Furnes, de ne le voir que ridicule et inutile, lui qui, jusqu'à ce moment, avait su être à-la-fois le plus vicieux et le plus brutal de tous les maris.

» Dans ce moment de calme, madame Dulaunoy mit au monde son troisième enfant. C'était une petite fille : elle ressemblait à Dulaunoy. Il la caressa un peu plus que les autres, et prétendit que cet enfant était le seul des trois qu'il dût reconnaître. Madame Dulaunoy, consolée par Geneviève, dévora ce nouvel outrage, donna le sein à sa petite fille, et commençait à peine à recouvrer quelques forces, quand une de ces secousses si fréquentes en temps de guerre, renversa une seconde fois tout l'édifice de son bonheur, et faillit lui coûter la vie.

» On était à la fin d'octobre.

Le jeune Bernard venait d'écrire. Sa compagnie faisait partie du régiment qui devait défendre Ypres et les environs contre l'ennemi qui se rapprochait de nouveau; Bernard s'en réjouissait. Il engageait M. le receveur à se rappeler, au besoin, les traits de valeur et les maximes chevaleresques qu'il lui avait si souvent débitées. Dulaunoy ne goûta point du tout la plaisanterie, et fit, comme de coutume, retomber son humeur sur Geneviève, qui, sans l'écouter, ne s'appliqua, de ce moment surtout, qu'à soigner sa maîtresse et à rappeler son courage. Chaque jour leur apportait de nouveaux su-

jets d'inquiétude. Dumouriez avait passé chez l'Anglais. Custine était occupé à....*** L'ennemi venait de reprendre Ypres; quelques détachemens de son armée vinrent porter le ravage dans les murs de Menin et les campagnes de Furnes. Des cris d'épouvante s'élevèrent de toutes parts. Le droit des gens suit les lois de la guerre, quand la querelle ainsi que la puissance est limitée et reconnue; mais là où la prétention passe toute règle, la résistance n'en connaît plus; et, chaque fois que l'on a vu des gouvernemens nouveaux pousser les progrès ou la vengeance au-delà des anciennes bornes, on a vu

aussi des représailles sanglantes, des haines nationales héréditaires comme les haines de famille, et le peuple, froissé dans ces grands intérêts, maudire également le vainqueur qui l'opprime, et le vaincu qui le menace encore. Telle était alors la situation des malheureux Flamands. « Obéissez, ou nous brûlons vos villes, disaient les soldats de la convention. — Rentrez dans le devoir, ou vous êtes perdus, disaient ceux de l'empereur d'Autriche. » Cette fois, les Autrichiens n'avertirent même pas; et, s'annonçant seulement par le carnage et l'incendie, surprirent et mirent en pièces tous les postes de défense.

Bernard, placé au plus périlleux, fit ce qu'il put, ainsi que ses camarades, pour seconder le courage du jeune officier qui les commandait. Mais quel moyen d'arrêter une force supérieure, encore doublée par l'espoir du pillage? L'action ne dura que le temps de porter l'alarme chez les habitans, qui, tous, réveillés au point du jour par le bruit du tocsin, celui des armes, le pas des chevaux, les cris, les juremens du soldat, sortaient moitié nus de leurs maisons, et cherchaient leur salut dans la fuite. Les flammes dévoraient les villages voisins; elles s'élevaient déjà sur les toits démantelés des premières bara-

ques de Furnes. Des coups de crosse de fusil brisèrent la mauvaise porte de la maison du receveur. Dans ce moment décisif, Dulaunoy sauta par une fenêtre qui donnait sur les champs; et, sans s'inquiéter de ses enfans ni de sa femme, se prit à courir jusqu'à ce qu'il fût hors de danger. Son chien ne l'avait pas suivi. Particulièrement attaché à Geneviève qui le nourrissait, il gardait les enfans, et dormait au pied de leur lit. Tristan, à l'apparition du premier étranger qu'il vit s'avancer dans la chambre, se redressa sur ses pattes de derrière, et fit mine de lui sauter au col. « Attends, attends-moi, »

dit le soldat à ce pauvre animal; et, levant le sabre sur Tristan, qui, dans l'instant, se laissa retomber, le glaive, dirigé contre le chien, alla porter au hasard sur le groupe enfantin qui n'attendait que la mort : Ce fut l'aîné qui la reçut...... « Monstre féroce!.... » s'écria madame Dulaunoy en s'élançant sur l'assassin de son fils. Le soldat, reculant à sa vue, appela ses camarades pour les avertir qu'il y avait là *des femmes*. « Sauvez-vous, dit Geneviève à madame Dulaunoy; sauvez vos enfans. Bernard va venir... Tristan me défendra... Courez; je vous rejoindrai bientôt. » Et lui remettant son second

fils couvert du sang de son aîné; sa toute petite, qui, dans ce comble d'horreurs, cherchait en riant la mamelle; Geneviève entraîne sa maîtresse, la pousse vivement dans la campagne, ferme sur elle la porte du jardin, et, pour arrêter le soldat qui revenait à leur poursuite, va s'offrir d'elle-même à ses effroyables caresses!...

Madame Dulaunoy, en fuyant, crut entendre la voix de Bernard. Elle précipitait sa marche, sans songer à la faiblesse de son second fils, qui, tout-à-coup, tomba évanoui à ses pieds. Alors l'infortunée, égarée, furieuse, ne vit plus, pour elle et l'enfant qui lui restait, d'autre recours

que la mort la plus prompte. Arrivée au bord de la Colme, au moment où nulle assistance humaine ne semblait pouvoir la sauver de son désespoir, elle s'arrêta, palpitante de terreur; se mit à genoux sur le sable; éleva en pleurant son enfant vers le ciel; et, l'embrassant de toutes ses forces, se précipita avec lui dans les flots.

Deux bateliers, cachés entre des saules, auxquels ils avaient attaché leur barque de l'autre côté de la rivière, virent son action, oublièrent leurs craintes, et s'empressèrent de venir à son secours. L'un d'eux, très-bon nageur, parvint à atteindre la

mère, qui, par un mouvement machinal, étendait de temps en temps un bras au-dessus de l'eau; mais, à l'instant où elle se sentit soulever dans la barque, elle perdit tout-à-fait connaissance; son autre bras cessa de retenir son enfant, et l'innocente créature, retombant au fond de la rivière, fut ravie sans retour à sa mère malheureuse.

Ces bons bateliers avaient leur demeure non loin de l'endroit où ils s'étaient arrêtés. Ils n'avaient pas voulu y retourner en plein jour, de crainte d'être aperçus et insultés par quelque patrouille ennemie; mais, voyant l'état de madame Dulaunoy, qui parais-

sait n'avoir que peu de jours à vivre, ils se déterminèrent à la transporter aussitôt chez leurs femmes, où ils la déposèrent mourante, et s'en furent au bourg le plus voisin chercher les secours nécessaires.

Dieu, qui sourit aux bonnes actions, ne permit pas que celle-ci fût infructueuse. Les rivages de la Colme, évacués dès la semaine suivante, laissèrent un libre cours à la navigation. L'ennemi, repoussé, abandonna pour la dernière fois Ypres, Menin, toute la Flandre française, et chacun retourna chercher à Furnes, et autres lieux, quelques traces de l'asile qu'il y avait occupé quinze jours auparavant.

Madame Dulaunoy, dangereusement malade, passa ces quinze jours entiers sans savoir où elle était, et sans se rappeler son malheur. Mais à peine rétablie, son mari, son second enfant, se retracèrent à sa pensée : ces deux derniers liens étaient les seuls qui lui restassent; elle se sentait encore trop heureuse d'y tenir : tant la vie est précieuse, quoi qu'en disent les philosophes! Une nuit qu'elle rêvait au plus prompt moyen de retourner à Furnes, elle entendit les hurlemens plaintifs d'un chien dont elle crut reconnaître la voix; elle en parla le lendemain à ses hôtes; elle les supplia d'aller revoir la

place où elle s'était jetée à l'eau; d'y attendre ce chien, et de le lui amener. Les bons bateliers s'empressèrent de lui rendre encore ce service. Ils remontèrent l'eau environ cinq cents pas; attendirent quelques heures; virent arriver le chien suivi de son maître, d'un jeune enfant et de la pauvre Geneviève. On se devina, on s'expliqua mutuellement. Le bateau s'en revint, chargé, au-devant de madame Dulaunoy, qui, toute faible et agitée, s'était traînée à sa rencontre. Tristan fut le premier qui rejoignit sa maîtresse. Geneviève accourut se jeter dans ses bras.... « Ah, mon Dieu! interrompit Cécile tout en

larmes.... mon Dieu, madame, excusez-moi;..... mais par quel miracle mademoiselle Geneviève avait-elle été préservée..... — Il n'y a pas eu de miracle, répondit tristement madame de Saint-Phar, et c'est précisément le point embarrassant de mon récit. Comment vous décrire cette scène d'horreur?.... La voici toutefois telle que Geneviève la raconte : si je ne vous la décrivais pas, peut-être vous la représenteriez-vous plus atroce encore qu'elle ne s'est passée.

» Au moment où madame Dulaunoy avait cru, en s'enfuyant, distinguer la voix de Bernard, ce jeune homme s'efforçait, avec

quelques amis, de pénétrer jusqu'à Geneviève, dont il entendait les cris. « Eh, qu'as-tu donc à crier ? lui disait le soldat ; ne m'as-tu pas suivi volontairement ? » Geneviève se jeta à genoux ; lui confessa que c'était pour sauver sa maîtresse..... « Tu m'as trompé !... ah, tu m'as trompé !..... » Le second soldat rentrait en ce moment dans la chambre. « Monsieur, ayez pitié de moi ! » criait la malheureuse fille. Ce brave homme entreprit de délivrer Geneviève ; et peut-être allait-il y parvenir, lorsque Bernard, percé de coups, arriva enfin avec deux autres Français non moins maltraités que lui.

Quelques Autrichiens les poursuivaient. « Aidez - nous donc, dirent ceux-ci ; aidez-nous donc à faire ces trois prisonniers ; ils se défendent comme des diables. » Alors le protecteur de Geneviève l'abandonna ; alors Geneviève, privée de toute connaissance, ne sut pas même comment elle subissait l'inévitable loi du vainqueur. Bernard, expirant de rage, succomba au nombre, à ses blessures, dont peut-être est-il mort. Ses deux compagnons restèrent sur la place. Les soldats autrichiens l'emmenèrent ; et la mourante Geneviève, après quelques heures d'un évanouissement profond, se réveilla aux pleurs de

Tristan, grièvement blessé, et qui s'était traîné auprès d'elle. Les caresses, les gémissemens de ce pauvre animal, rappelèrent à Geneviève les devoirs qui lui restaient à remplir envers sa maîtresse, envers les deux enfans échappés au carnage. Elle sortit en tremblant. La nuit était venue; les feux étaient éteints; l'appel avait rassemblé les pelotons ennemis. Tout s'était porté sur Menin, d'où ils furent chassés huit jours après. Geneviève, avec quelques femmes, quelques vieillards réfugiés dans les caves, passa toute cette nuit, et trois autres jours encore, à attendre les fugitifs, qui, enfin, rentrèrent dans

leurs foyers quand les troupes françaises les y ramenèrent. Dulaunoy était du nombre. Il parut triste de la perte de sa femme, et surtout de celle de sa petite fille, dont personne ne pouvait lui donner de nouvelles. Quant au garçon, il n'en demandait pas; mais l'enfant, tout-à-coup, vint en apporter lui-même. Il raconta comment il avait suivi sa mère jusqu'à un endroit qu'il nomma, où des paysans l'avaient trouvé *endormi*, et l'avaient emmené chez eux pour lui donner du pain. Geneviève, au moment même, s'achemina avec Tristan. Arrivée à l'endroit où l'enfant était tombé, Tristan s'arrêta; et, portant de

tous côtés ses naseaux inquiets, suivit, en flairant, une route indécise, et à travers la plaine. Ils parvinrent ainsi jusqu'au bord de la rivière; et là, Tristan, allant, venant, tournant sur lui-même, et s'expliquant enfin par des cris lamentables, persuada à la triste Geneviève que sa maîtresse avait cessé de vivre. Elle eut bien de la peine à ramener Tristan. Il s'échappait toutes les nuits, et l'on était sûr de le retrouver couché et hurlant à la même place d'où on l'avait ramené la veille. Dulaunoy, forcé de s'en aller, parce qu'un autre receveur venait d'être nommé à sa place, voulut, avant de quitter

Furnes, visiter aussi cet endroit de la rivière, devenu fameux dans le canton par les visites nocturnes de Tristan. Il vint donc avec Geneviève et son fils à la recherche du chien, le matin même où les bateliers s'étaient proposé de le conduire à madame Dulaunoy. Il fut moins joyeux de retrouver sa femme, qu'horriblement fâché contre elle de ce que la malheureuse mère avait laissé aller sa fille au fond de l'eau; ne supporta qu'avec impatience la vive reconnaissance de sa femme envers les hôtes généreux qui l'avaient sauvée et nourrie; ramena sa famille chez son vieux père, qu'il acheva de ruiner, de déso-

ler par ses chimères absurdes, par son indomptable paresse; et, grâce aux derniers efforts de ce père, vraiment digne d'un autre fils, s'est définitivement établi dans une chaumière de la *Croisette*, où sa femme, son petit garçon, Geneviève et Tristan travaillent du matin jusqu'au soir, tandis que M. Dulaunoy fume sa pipe, brusque sa femme, bat son chien, et continue de lire des romans : ce qui, comme vous voyez, mesdames, l'a prodigieusement aidé à penser juste, et à se bien conduire tout le temps de sa vie. »

Cécile, à cette dernière réflexion, baissa la tête, joignit les

mains ; et, se levant avec respect, prépara pour madame de Saint-Phar le verre d'eau sucrée qu'elle lui avait offert.

« Et Bernard ? demandai-je après un moment de silence; Bernard.... qu'est-il devenu ? — On n'en sait rien. On disait pourtant qu'il avait été compris dans l'un des échanges de l'an passé. Mais il aurait écrit, et Geneviève n'espère plus le revoir. On s'abstient même de nommer Bernard devant elle, parce qu'aussitôt elle se cache, et pleure pendant des nuits entières. »

Tous ces détails m'avaient vivement intéressée. J'en remerciai madame de Saint-Phar, qui,

très-contente de la soirée, m'en remercia à son tour, et me promit très-gracieusement de me présenter le lendemain à M. Jean-François d'Hauterive, municipal du lieu, et frère si tendre de madame Dulaunoy.

TROISIÈME JOURNÉE.

Foire de Saint-Amand. Accueil de monsieur d'Hauterive. Adieux de madame de Saint-Phar. Arrivée à la Croisette. Description du local.

« MADAME?.... madame?.... me dit Cécile en ouvrant mes rideaux, venez.... venez donc voir : cela vous réjouira. » J'avais fort bien dormi ; je rêvassais encore.... Un jour superbe, et les éclats d'une voix, moins belle assurément que celle de Bertin, mais d'une aigreur très-concordante avec l'accompagnement qui la soutenait ;

les rebonds d'une ronde dansée sous mes fenêtres, et tout le mouvement d'une foire de village, m'éveillèrent gaîment, et m'attirèrent sur le balcon de la *chambre d'honneur* dont m'avait gratifiée l'hôtesse du *Lion d'or*. Madame de Saint-Phar vint m'y trouver. Le soleil, presque à sa hauteur verticale, dardait d'aplomb sur la tête chenue d'un fameux chansonnier de Béthune, qui, déjà plus d'à moitié ivre, raclait impitoyablement le violon fêlé qui jurait sous ses doigts. Une large planche, fixée sur deux tréteaux, portait son siége et ses rafraîchissemens. Deux grandes lunettes de papier peint tenaient, je ne sais

trop comment, sur son gros nez, d'une belle couleur cerise. Son jeune fils, assis à l'orientale sur un sac de pommes de terre, jouait d'une main de sa petite flûte à bec *, et de l'autre battait d'un énorme tambour, sur lequel les autres enfans venaient encore donner chacun trois coups pour un liard; et mademoiselle sa fille, bien engoncée dans son grand casaquin, ses longues manches, et la carcasse de son vaste bonnet, recueillait les plaquettes **, et renouvelait les pots de bière,

* L'histoire des antiquités du pays nous apprend que, de temps immémorial, la flûte à bec fut en honneur dans le Hainault français.

** Pièce d'environ six sous.

dont le ménestrel Artésien faisait ample consommation. En face de lui, et comme en concurrence, s'élevait un théâtre de marionnettes. Mais des ressorts usés, un compère mal-adroit, empêchèrent l'effet de la pièce, dont le *parterre* fit justice en jetant bas la salle et les acteurs : châtiment grave, et qui me donna beaucoup à penser. Nous descendîmes pour visiter les boutiques, à-peu-près au nombre de trente. Des diamans de cristal, des joyaux de cuivre, de l'argenterie d'étain, et force balots de toile écrue, composaient la riche moitié de cette belle foire. Le reste, consacré aux enfans, s'hono-

rait d'étaler les *couques* de Tournay, les *craquelins* d'Armentières; des pantins, des turlututus, des *cocardes d'ordonnance* que l'on marchandait pour qu'on le sût à la maison commune; et aussi, mais bien en cachette, certains petits *crucifix de plomb* que toutes les femmes achetaient *parce que c'était défendu.* J'achetai moi-même un des ces crucifix..... il ne me coûta que deux sous..... J'étais loin de prévoir, en l'achetant, à quel office solennel, à quel usage mélancolique le réservait le sort, qui, du sein d'un asile obscur, fait quelquefois jaillir tant de clartés!

Nous entrâmes dans le bureau

de M. d'Hauterive. A ses lèvres serrées, à son verbe élevé, à ses regards obliques, je devinai un sot, un égoïste, un mauvais cœur. M. d'Hauterive, indigné de ne plus être que le petit municipal du plus petit arrondissement, cherchait du moins à racheter cette mystification par un ton insolent et des airs d'importance. Mon visage encore abattu, mes politesses le choquèrent d'abord. La recommandation de madame de Saint-Phar ne me soutenait pas. Il me prit pour une émigrée, et s'amusa quelques instans à me faire faire *antichambre* sur les banquettes où venaient de s'asseoir tous les rustauds de Saint-

Amand. Je n'étais pas la plus forte; j'eus recours à la ruse (ce bouclier des femmes, dont tant d'hommes supérieurs ne dédaignent point l'usage.) M. d'Hauterive expédiait.... expédiait.... écoutait l'un, renvoyait l'autre, frappait du pied, bouleversait son pupître, reprenait vingt fois le même papier, et regardait de temps en temps si nous le regardions. « Quelle tête!.... dis-je à ma compagne, comme si nous n'eussions été qu'elle et moi dans la chambre; quelle excellente tête ne faut-il pas avoir pour remplir ces fonctions minutieuses! et que de talens enfouis que le gouvernement pourrait utiliser!..... »

M. d'Hauterive se leva, salua, fit des excuses, visita mon passeport sans vérification, et me demanda la permission de me venir rendre ses devoirs à la Croisette, si, comme je venais de l'annoncer, je devais y séjourner quelque temps. Je souris à cet effet magique de la crédule vanité; et, demandant à M. d'Hauterive ses commissions pour sa sœur, dont il me fit un éloge succinct, je pris congé de lui, et demandai ma voiture. Comme j'allais y monter, le courrier arriva : il m'apportait une lettre de ma mère. Je voulais y répondre avant que de m'éloigner de la poste, et remontai exprès dans mon appar-

tement. Je recontrai sur l'escalier madame de Saint-Phar. Elle tenait aussi une lettre. « O madame ! me dit-elle avec embarras ;..... vous êtes si bonne !.....
— Hélas ! madame, qu'en savez-vous ? — J'en suis sûre ; j'ose vous conjurer... — De quoi s'agit-il ? » Elle me remit sa lettre ; me pria de la lire, et crut devoir ajouter vivement : « Madame, ce n'est point une lettre simulée ; elle vient bien de Nancy ; voyez le timbre. Le courrier est là ; il peut vous attester..... » Malheureuse femme ! elle avait tant de fois essayé du mensonge, que la vérité même lui semblait douteuse dans sa bouche. Je par-

courus sa lettre pour savoir ce qu'elle voulait de moi. J'y vis, ce dont je fus peu surprise, qu'elle n'était ni noble ni émigrée; que quelques incidens très-vulgaires l'avaient plongée dans une grande détresse; mais que, par un de ces coups de fortune, alors si fréquens chez les moindres spéculateurs, un sien cousin, assez riche pour ne plus voler ses parens pauvres, lui restituait une petite maison et douze cents livres de rente, dont il lui avait chicané l'héritage. Il ne s'agissait plus que de trouver de quoi faire la route..... J'y pourvus de mon mieux, sans songer à mon imprudence... et c'est comme cela, ou plutôt ce n'est

que comme cela que l'on oblige. Madame de Saint-Phar parut pénétrée de reconnaissance. Elle me fit son billet, qui pouvait ne rien valoir; et, me comblant de ses bénédictions, se prépara à quitter Saint-Amand au même instant où je m'en éloignai.

Je n'ai jamais pu me rappeler au juste la distance que j'eus à parcourir pour arriver à la *Croisette :* quand un but attire vivement, on ne mesure pas le chemin. Je me souviens seulement que, de l'instant où je quittai le pavé jusqu'à ce que je vis mon auberge champêtre, je me laissai aller à une rêverie profonde. La fraîcheur, l'épaisseur de la forêt;

sa solitude presque absolue, la paix tant souhaitée dont elle m'offrait l'image; le contraste de cette paix, et des divisions sanguinaires qui déchiraient ma ville natale *, tout me portait à des impressions douces et sérieuses; tout prêtait à ma nouvelle demeure une grâce pittoresque, un charme poétique, que sans doute aucun voyageur n'y avait trouvé avant moi, et que, depuis, je n'ai retrouvé nulle part.

« Madame, n'est-ce pas là? me dit Cécile en me montrant une maisonnette de mauvaise apparence. — Non, lui dis-je, ce ne

* Paris.

doit pas être cela. — Oh que non! dit le postillon ; l'autre est bien plus gentille. » Et il arrêta à cinquante pas plus loin, derrière un gros massif d'ormes qui masquaient entièrement la deuxième chaumière. C'en était bien une, mais très-grande, et distribuée de manière à loger assez commodément une famille hollandaise qui occupait l'aile gauche ; les maîtres de la maison, qui tenaient le centre ; et moi, à qui ils semblaient avoir réservé la plus jolie chambre sur la droite, du côté du verger. Je reconnus d'abord mon auberge à la niche du chien, placé comme en vedette contre la haie d'églantiers qui entourait

l'habitation. Une rigole d'eau vive, un ponton de trois planches, une porte au loquet, la fermaient, l'arrosaient, la défendaient tant bien que mal. Mais Tristan était là ; Tristan, qui, plus heureux que Mouphty *, vivait encore près de ses maîtres après avoir versé son sang pour leur service. Tristan, déjà fait à ses fonctions de portier d'hôtellerie, sortit poliment de sa loge, et, le premier, vint au-devant de moi. Je ne pus m'empêcher de contempler avec attendrissement cette bête si spirituelle, dont les actions, et même la physionomie,

* Chien célèbre.

eussent honoré un galant homme ; tandis que l'homme si bête qui déjà se montrait fumant pour s'éveiller, et lisant pour dormir, ne semblait figurer vis-à-vis de son chien que pour constater à l'humanité avilie une des méprises de la nature. J'eus le temps de l'examiner tandis que l'on détachait nos malles. Sa femme et Geneviève, occupées chez les Hollandais, s'en fiaient à lui pour nous recevoir; Tristan l'avertissait par l'aboiement d'allégresse. Mais monsieur, qui, apparemment, finissait un passage du *Prince lutin* *, ou des *trois Fa-*

* Conte de fées.

kirs *, ne se dérangeait non plus que s'il n'eût pas été de la maison.

Sa femme, tout-à-coup, sortit de la chambre à gauche; fit sauter, en passant, le livre de Dulaunoy, et, s'avançant vers moi avec empressement, me demanda pardon pour son mari, de façon toutefois à ne pas trop l'humilier ; ce qui d'abord me donna bonne opinion d'elle. Elle me reçut dans sa cuisine, prétendant que, pour une convalescente, c'était la pièce essentielle : elle avait raison de m'y recevoir. Les chaudrons , les plateaux , les fourneaux, le buffet reluisans;

* Conte arabe.

tout, jusqu'à l'arrangement de l'égouttoir et du balai, tout y donnait appétit d'être pauvre; tout y portait l'aimable empreinte de *l'ordre qui agrandit l'espace,* et *de la propreté qui produit l'élégance.* Là nous réglâmes le prix de ma pension. Soixante écus, un demi-louis pour Geneviève, devaient défrayer pendant un mois mon logement, ma nourriture et mon régime, très-exigeant si j'eusse pris les bains; mais la fontaine ne pouvait pas ouvrir cette année : ce que madame Dulaunoy évita de me dire, crainte de perdre une locataire. Elle me conduisit dans ma chambre; y apporta, avec

une attention scrupuleuse, tout ce qui pouvait m'y garantir du grand soleil ou de l'humidité. Cette dame ne manqua pas, en m'indiquant ma sortie sur le verger, de me faire remarquer un rosier admirable dont toutes les branches palissées garnissaient la fenêtre au levant. Vous le cultiverez vous-même, madame, me dit-elle; un peu d'exercice rappelle la santé : et elle me remit un petit arrosoir; puis, me faisant la révérence, elle me laissa jusqu'au lendemain matin.

Je vois d'ici mon lecteur, amateur du beau idéal, s'attendre à trouver dans madame Dulaunoy une *Sarah Thoms,* une

bergère des Alpes.... Madame Dulaunoy avait quarante-trois ans; des traits sévères, une taille haute et des proportions robustes, lui donnaient l'air un peu masculin; mais une voix sensible et le plus doux regard, demandaient grâce pour ces formes agrestes. Elle était encore fraîche parce qu'elle avait toujours été sage; et son extrême prévenance, jointe à la simplicité naturelle de son langage et de ses manières, achevaient de lui ramener les cœurs effarouchés à son premier aspect.

Mais Geneviève.... ah, malheureuse fille! excédée de travail, et dévorée de chagrin, elle n'avait conservé ni formes ni

couleurs. Ses faibles bras laissaient retomber les fardeaux; ses jambes fléchissaient sous son corps exténué; sa tête, constamment inclinée vers la terre, semblait chercher à y reposer son cœur. Dans ses regards naïfs, quoique confus et troublés, on lisait l'étonnement d'une honte exempte de remords; on voyait l'innocence survivre au déshonneur. Sa religieuse persévérance à soulager sa bienfaitrice; sa patience envers un maître injuste, et son silence imperturbable avec tous les domestiques étrangers, dénotaient une force d'âme très-au-dessus de son état. Cécile, dès le jour même, remarqua ce

défaut, inquiétant pour une femme de chambre parisienne. « Qu'elle est donc fière! dit-elle en la laissant; on n'en peut pas tirer un mot. Pense-t-elle qu'elle soit la seule qui se fût *dévouée* pour sa maîtresse? à sa place, j'en aurais fait tout autant. — Comment, Cécile.... — Et peut-être *de meilleure grâce*. — Cécile, y pensez-vous? — Oh ça, pour ce qui s'agit de madame, elle peut bien croire.... » Un sourire m'échappa; Cécile fit une pause..... puis, rougissant jusqu'aux cheveux, elle reprit son ouvrage, et, de tout le reste du jour, n'osa plus ouvrir la bouche. Avec plus de connaissance du

monde, elle se fût moins reproché sa sottise. Un zèle inconsidéré expose à bien d'autres bévues, et trop heureux l'étourdi que sa bonne étoile en tient quitte pour quelques paroles oiseuses et le ridicule d'un instant !

La journée se passa sans autre particularité. Les Hollandais, peu communicatifs, ne demandèrent seulement pas le nom de leur voisine. J'eus un peu de fièvre; je me couchai de bonne heure; et, sous la garde de Tristan, dont la vigilance nous tenait lieu de grilles et de verroux, je dormis dans ce bois d'un sommeil plus paisible que tant de souverains

dont la chute d'un seul trône venait d'ébranler les empires, et détruisait pour long-temps le repos.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Passage des vaches. Nom de la vachère. Le paralytique, sa femme et la belle Anna. La Fontaine. Le Romarin. Larmes de Geneviève.

UNE pluie douce et fine avait nettoyé le feuillage, et déposé quelques perles liquides dans le calice des fleurs nouvelles. Il n'était guère que cinq heures, quand le tintement d'une clochette me fit ouvrir les yeux, et regarder d'où me venait ce réveil matin... O modèle du correct, du rustique Paul Potre! richesses primitives, et luxe nécessaire des sites ha-

bités!... deux cents vaches! deux cents!... au front large, à l'œil fier, au fanon imposant; dégagées d'une traite abondante, et prêtes à la renouveler dès que le suc des pâturages aurait filtré dans leurs corps vigoureux! Ce trésor du canton, ce troupeau de toute une commune, n'était guidé que par une jeune fille : jeune, blonde, blanche, délicate, jolie enfin; tellement jolie, que je demandai si personne ne la suivait pour veiller à sa sûreté. Madame Dulaunoy, déjà levée, s'empressa de dissiper mes craintes : C'est, me dit-elle, la fille du fermier *Magloire*: il est si généralement considéré dans le canton, que tous

nos travailleurs lui répondent de sa fille, et feraient un mauvais parti à quiconque oserait l'insulter. Je fus charmée de ce trait de mœurs antiques; j'en regardai les vaches avec plus de plaisir. Deux chiens noirs fermaient le cortége: Tristan, seulement pour la police, vint fourrer son museau sous la porte du jardin. Les *habitués* s'approchèrent; on donna, des deux parts, le salut de connaissance : tout se passa avec ordre et sans bruit.

Madame Dulaunoy partit pour aller à la provision. Son fils, âgé de dix ans, portait gaîment son panier; Geneviève, en attendant leur retour, se mit à sarcler les

plates-bandes du parterre qui séparait la maison du chemin. Très-appliquée à son ouvrage, elle semblait craindre d'en être dérangée par les questions de Cécile. Je compris sa pensée, et fis signe à Cécile de me suivre plus loin; nous tournâmes la maison, et parcourûmes le potager, coupé çà et là par quelques massifs d'arbustes fleuris. Madame *Vanhelmé* y était assise entourée de ses enfans. Deux petits garçons, appuyés sur les genoux de leur mère, élevaient vers le ciel leurs mains jointes et potelées; la mère leur souriait gravement; leur sœur aînée, jeune demoiselle dont alors je ne pus distinguer les traits si

gracieux, récitait à haute voix la prière du matin, et les enfans la répondaient avec la promptitude et l'hésitation de leur âge. Je m'arrêtai dans un saint respect; toute la nature semblait le partager.... Que madame Vanhelmé me parut belle! je la saluai avec vénération; et, vivement pressée du desir de la connaître, je me retirai chez moi, résolue d'y attendre qu'elle vînt me chercher: cette manière me réussit. A midi madame Vanhelmé envoya dire que si ma santé me le permettait, elle se ferait un grand plaisir de m'offrir le soir même une tasse de thé. Le domestique ajouta que madame serait venue

me voir sans l'état de *monsieur*, qu'elle ne quittait pas d'un instant. Je remerciai, j'acceptai, et malgré l'espèce de petite résistance que m'opposait madame Dulaunoy, je priai son mari de me conduire à la fontaine. M. Dulaunoy venait de se lever, de déjeûner, de prendre soin de lui : unique souci dont il fût agité. Content de voir ses chambres louées, et curieux surtout d'étaler son rare mérite, il s'empressait de marcher devant moi, car j'avais refusé son bras. Madame Dulaunoy, voyant la répugnance qu'il m'inspirait, prit le parti de venir à sa place. « Restez, lui dit-elle; M. Vanhelmé peut

avoir besoin de vous pour sa promenade.» Puis elle recommanda le reste à Geneviève.

«Vous avez là, lui dis-je, une bien bonne fille. Espérez-vous la conserver?—Oui, oui, madame, répondit-elle avec émotion ; c'est jeune, il y a de la ressource. Quoique plus forte qu'elle, je compte bien qu'elle me survivra : j'en ai besoin pour mes enfans. —Vos enfans?.... » Je cherchais où pouvait être le second. Madame Dulaunoy baissa tristement les yeux sur sa ceinture. Je vis qu'elle était grosse, et même très-avancée. — Eh bien, madame, lui dis-je, ce nouveau gage d'union entre vous et votre

mari n'a rien qui vous doive affliger : ce sera peut-être une petite fille. » Combien je me repentis d'avoir lâché ce mot! L'infortunée madame Dulaunoy, étouffée de larmes, et ne sachant si elle devait m'en confier la cause, dont elle ne me croyait pas instruite, s'efforça de renfermer en elle-même ses pensées accablantes et ses secrètes appréhensions. De cruels souvenirs la poursuivaient; elle ne supportait qu'avec effort une fatigue journalière et des ennuis dont la mort seule pouvait la délivrer. Des douleurs aiguës la surprenaient à chaque instant; ce jour même elles furent si vives, que madame

Dulaunoy s'arrêtait, s'appuyait involontairement contre le premier arbre qu'elle rencontrait. « Etes-vous malade? » lui demandai-je. Au lieu de me répondre, elle me fit remarquer les premiers bâtimens de la fontaine : ce qui suspendit l'entretien.

J'invite les romanciers et les poëtes qui parcourront l'ancien Hainault français, à ne point chercher dans cette fontaine, chérie d'Esculape, le laurier d'Apollon et les faveurs des muses. Le génie se tait, l'imagination s'assoupit là où les rayons d'un beau jour ne pénètrent que difficilement. Rien, dans cette vaste grenouillère, ne satisfait les yeux,

ne monte la pensée. Une auberge, quelques dépendances bâties en briques, une espèce de hangard, partagé en une infinité de petites cases, dans lesquelles chaque baigneur peut contempler, à travers une trape, la boue fétide qui croupit sous le plancher, et dont la seule vue, l'exhalaison infecte suffisent pour dégoûter d'en faire l'essai ; la tristesse insignifiante, l'isolement, l'humidité du lieu, ne prêtent nullement aux pompes descriptives. La *Nayade* de St.-Amand, coiffée de nénuphar, et rejetant loin d'elle sa ceinture de couleuvres, déplore, au fond de sa grotte ignorée, son sort, si diffé-

rent du sort de ses sœurs de *Spa*, de *Plombières*, de *Barrège*; de tant d'autres sources justement célèbres par les cures brillantes qu'y renouvellent, chaque année, la foi qui sauve tant de malades, et l'amour qui en tue si peu. L'urne de la Croisette n'est cependant pas sans honneurs. Plus d'un guerrier illustre, plus d'un sage paralysé, y recouvrèrent la force et la patience de défendre ou d'instruire les rois et le monde; son estimable propriété, toute extérieure, toute mécanique, agit sur le genre nerveux sans attaquer, dit-on, ni les humeurs ni les viscères; le but en est certain comme la science qui

l'indique *; et enfin, si l'ennui réside sur ses bords, l'occasion trompeuse, le danger de l'exemple, et les *rencontres préméditées*, n'y entraînent point l'imprudent voyageur dans des hasards également ruineux pour le bonheur et la fortune; ne lui préparent point le regret d'avoir fait deux cents lieues et dépensé une année de revenu, pour échanger quelques douleurs physiques contre des maux plus incurables.

Madame Dulaunoy, en me vantant ces boues miraculeuses, cherchait à me fortifier dans le dessein qui m'y avait amenée : celui d'y plonger un talon, dès-

* La chirurgie.

lors assez incommodé des suites d'une entorse mal guérie. « Eh bien, lui dis-je, j'attendrai quinze jours. On peut, je crois, les passer facilement dans une chaumière dont vous faites les honneurs, et qu'habite madame Vanhelmé. — Ah, madame! répondit-elle, quelle femme!..... Je dois à ses conseils tout ce qui me reste de courage. » Et, sans y songer, elle me dit, à ce sujet, beaucoup plus qu'il n'en fallait dire pour m'initier à ses chagrins, quand je n'en aurais pas su l'histoire. Je l'écoutais sans l'interrompre; à peine avais-je l'air de l'entendre : précaution bien essentielle, quand on veut faciliter l'épanchement d'un cœur ombrageux, dont le

secret s'échappe, pour ainsi dire, à son insu. Nous rentrâmes dans la forêt. Un chêne magnifique attira mes regards : quatre hommes n'auraient pu l'embrasser. Sa cîme dominait celle de tous les arbres voisins; et, sous sa voûte spacieuse et arrondie, pouvaient danser, à couvert de l'orage, huit ou dix couples d'amoureux. « Ce bel arbre, me dit madame Dulaunoy, est consacré, dans le hameau, par des traditions superstitieuses. Il s'y faisait, au temps passé, des assemblées et des apparitions nocturnes. On l'appelle le *Romarin*. Toute fille qui s'est laissée surprendre est sûre d'y revenir pleurer sa faute.

Toutes celles qui ont su repousser les attaques d'un suborneur audacieux, ou d'un fiancé impatient, y recueillent, tôt ou tard, la récompense de leur sagesse ; et cependant, ma pauvre Geneviève.... » En ce moment, nous l'aperçûmes qui venait à nous. Cécile, encore émerveillée de l'influence du romarin, me disait tout bas : « Ce sont des contes, n'est-il pas vrai, madame ?

L'agitation de Geneviève ne me permit pas de lui répondre. « Venez vite, madame, dit-elle à sa maîtresse ; M. d'Hauterive est à la maison. Monsieur s'est plaint à lui de ce que madame (en me montrant) a préféré votre

société à la sienne; et M. d'Hauterive qui, comme vous le savez, ne vous aime pas plus l'un que l'autre, depuis que vous n'êtes plus riches, lui a dit je ne sais combien de choses désagréables. Ils se disputent, ils se menacent; et je crains que tout ce bruit n'incommode M. Vanhelmé, qui n'est pas encore sorti. » Madame Dulaunoy s'éloigna précipitamment. Elle laissa Geneviève pour nous aider à retrouver notre chemin. Geneviève marchait en silence.... Cécile y tint quelques minutes. A la fin, cependant, et sans me consulter, elle s'avisa de demander à Geneviève si elle ne croyait pas qu'un jour monsieur

Bernard viendrait célébrer leur noce sous l'ombrage du *Romarin*... Geneviève la regarda d'un air sombre; me regarda, moi, comme pour me demander raison d'une mortelle injure; puis, composant de son mieux son visage, contracté par une indignation visible : « Il n'y a plus pour moi de mariage, mademoiselle, répondit-elle d'une voix étouffée; mais tant que madame Dulaunoy aura besoin de mes services, il faudra bien que je me plaise au monde. — Vous devez vous y plaire, mon enfant, répliquai-je; vous y êtes très-nécessaire : heureuses les maîtresses qui peuvent compter sur l'attachement d'une

fille comme vous ! » Geneviève pleura, ce qui lui fit grand bien. Cécile ne savait plus si elle devait se réjouir de m'avoir suivie à Saint-Amand : mais comme elle avait bon cœur, elle oublia ce petit chagrin plus promptement encore qu'elle ne se l'était attiré.

Au moment même où je rentrais, monsieur Vanhelmé allait sortir. Madame Vanhelmé venait d'appeler Dulaunoy pour en débarrasser sa femme, et celle-ci avait entraîné son frère dans le verger. Je me rangeai pour laisser passer le groupe patriarcal. Un homme d'une physionomie imposante, mais déjà perclus de la moitié du corps, marchait

péniblement, soutenu par Dulaunoy, un domestique et une femme de chambre. Madame Vanhelmé le suivait, tenant par la main ses deux petits garçons. Sa fille Anna le précédait, pour élaguer les ronces et les cailloux du chemin de son père malade. Sa fille.... rien de si beau n'avait encore frappé mes yeux ; une admiration involontaire me rendit immobile à sa vue. Cette belle et toute jeune personne, cette enfant, vraiment céleste, avait l'esprit aussi vif que le regard, l'âme aussi douce que sa charmante figure. Madame Vanhelmé me salua avec reconnaissance. Je ne lui disais pourtant

rien..... Mais quelle mère n'est dans le secret des perfections de sa fille! Madame Vanhelmé, en passant devant moi, me dit d'un ton affectueux : « J'espère que madame n'a pas oublié sa promesse? » J'affirmai par une inclination de tête; et Anna, curieuse et naïve, se retourna plusieurs fois pour me regarder : ce qui prolongea d'autant mon extrême plaisir de la voir.

Lasse de ma promenade, jalouse de conserver une agréable impression, j'évitai de rejoindre d'Hauterive et sa sœur : j'eus tort. Peut-être ma présence, quelques mots concilians, eussent-ils suffi pour rompre ce

fâcheux entretien; pour détourner, ou du moins reculer un événement sinistre. Dans la jeunesse, et même à l'âge de l'expérience, on ne sait pas assez se gêner pour être heureux; la lenteur à suivre les bons mouvemens fait presque autant de mal que la promptitude à écouter les mauvais; et tel que l'on cite pour l'activité de sa bienveillance, rougit de sa réputation quand sa conscience lui rappelle toutes les occasions qu'il manqua de secourir ou de sauver son semblable.

Je tâchai, au retour de Dulaunoy, de réparer l'impolitesse qui l'avait mis en fureur. D'Hauterive venait de partir. Sa sœur

rentrait. Elle cachait, d'une de ses mains, son visage enflammé d'impatience et de colère ; je voulus lui donner le temps de se remettre ; et, m'avançant vers Dulaunoy, qui déjà reprenait son livre : « Ah, monsieur! lui dis-je, j'ai recours à vous. Madame Dulaunoy n'a pu me dire l'époque de la découverte de la fontaine ; vous me l'apprendrez sans doute : un homme aussi instruit.... —Vous êtes bien honnête, madame. — Monsieur, j'ai de vous la plus haute opinion. Quand on conserve, après tant de malheurs, le goût des lettres et une belle santé.... — O mon Dieu, non, madame ; depuis

notre arrivée à la Croisette, nous ne recevons plus de lettres; et, Dieu merci, je n'en écris plus à personne.» (Je crus entendre une scène de la fausse Agnès.) «Vous avez probablement, monsieur, lu l'histoire du pays que vous habitez? — Je ne sais pas, madame. — Comment, vous ne savez pas! — Non, madame; parce que, à mesure que je lis *dans un livre*, j'oublie ce qui vient *de s'y passer*. — De sorte que vous pourriez lire le même livre d'un bout de l'année à l'autre, et le trouver toujours nouveau? — C'est cela... c'est cela!» Ce qu'il répéta avec une telle plénitude de joie et de bêtise, que j'en conclus, pour la

millième fois, que le profond contentement de soi-même est un des grands bienfaits de la stupidité.

« Voilà qui est bien agréable, lui dis-je en poursuivant la conversation. — Et économique, donc! je n'achète pas quatre volumes par an; et brochés, tout petits : cela ne coûte rien. Au lieu que les femmes... oh, ça... les femmes.... » Et le butord se mit à rire. « Comment donc, monsieur Dulaunoy, est-ce que vous n'êtes pas fidèle à votre femme? — Elle?..... (et je vis ses yeux prêts à sortir de sa tête). — Calmez-vous, monsieur; madame votre épouse vous aime

tendrement. — Oh, jarni !... (et monsieur Dulaunoy mordit son gros poing presque assez fort pour le faire saigner.) Enfin, reprit-il comme par réflexion, enfin *il faut bien que jeunesse se passe.* — La vôtre est passée, à ce qu'il paraît? » M. Dulaunoy clignota, indécis. « Que lisez-vous donc maintenant, monsieur Dulaunoy? — Amadis des Gaules; voilà un fier livre! — Vous savez ce que c'est que les Gaules? — *Pardine!* Gaule, Gaulois, qui est-ce qui ne sait pas ça?.... Pourtant j'aime mieux la belle Yseult.... Ah, la belle Yseult!... le chevalier Tristan!.... j'aime, moi, le chevalier Tristan; j'ai donné son

nom à mon chien: vlà pourquoi c'tanimal est naturellement courageux. » Et, dans l'instant où il en faisait l'éloge, le pauvre Tristan, attiré par son nom, et se trouvant sur le passage, reçut dans le derrière un affreux coup de pied. « Eh, monsieur, pouvez-vous.... — Laissez, laissez faire, madame; il ne faut pas gâter les bêtes. — Ce serait bien dommage, monsieur Dulaunoy. » Et, le laissant à ses méditations, je retournai vers sa femme, qui, de tout le reste du jour, ne dissimula qu'avec peine les nouveaux dégoûts dont elle était abreuvée.

A six heures, l'aimable Anna vint me chercher de la part de sa

mère. Anna comprenait quelques mots de français; entendait mieux l'anglais, qu'elle avait appris à Londres; mais, plus accoutumée à parler le hollandais, elle faisait de ces trois langues un dialecte particulier dont le galimatias, très-piquant dans sa jolie bouche, eût été bien ridicule dans celle d'une femme raisonnable. Je fis cette observation sur moi-même, m'avisant de lui répondre en anglais, qu'à toute force j'avais voulu apprendre dans l'âge, et avec des devoirs incompatibles avec cette étude de mots. Il faut laisser les essais à l'enfance; si incomplète que soit une première éducation, c'est tou-

jours celle-là qui décide de ce qu'on fera de mieux dans le cours de sa vie. Madame Vanhelmé m'attendait. Elle me reçut avec cordialité, ne parla ni d'elle ni de moi ; manière parfaite quand on ne veut pas, à une première vue, risquer de s'évaluer plus ou moins qu'on ne vaut. Elle s'étendit avec complaisance sur l'éloge de notre hôtesse, pour qui elle m'eût intéressée encore davantage, si j'avais pu l'être. « Il est si rare, me dit-elle, madame, de trouver dans les femmes de cette classe la délicatesse des sentimens que donne celle des habitudes ! Vainement on nous citerait des maximes d'opéra.

L'amour du bien, comme tout autre amour, s'inspire par l'exemple, et se fortifie par le succès. C'est avec des modèles, c'est avec du bonheur qu'on fait les grandes renommées et les vertus inébranlables. Qui de nous (j'entends les femmes sincères) ne conviendra que nos faibles mérites sont presque tous d'imitation? Une mère vertueuse trace la route; un sage époux nous y maintient : avec ces deux appuis de notre existence, il est facile de suivre courageusement la carrière du devoir. Mais quand une femme de condition obscure, avec des idées communes, des sensations grossières, peut, sans guide et sans récom-

pense, persévérer dans sa bonne conduite, et cela au moment où une nation entière lui donne l'exemple du désordre et de la dépravation, j'admire, je l'avoue, son heureux naturel, et l'estime d'autant plus, qu'elle pourrait être beaucoup moins estimable, sans encourir le blâme de ses compatriotes.

Couverte de l'ignominie passagère qui alors flétrissait mon malheureux pays [4], je repris la parole pour dire à madame Vanhelmé que madame Dulaunoy n'était pas née aubergiste de village, ce qu'elle ignorait; ce dont je fus surprise ;.... mais je n'aurais pas dû l'être. Les gens qui,

de bonne heure, se font une idée juste de la valeur du temps, ne s'informent guère de ce qui n'a pas trait à des intérêts majeurs. Aussi le Hollandais, l'Anglais, le Français réfléchi, et généralement tout le monde pensant, est-il froid, taciturne dans les cercles nombreux, et plein de verve dans l'intimité. M. Vanhelmé ne pouvait se mêler directement à la conversation; il ne parlait que sa langue natale. Mais, au plaisir qu'il prenait à nous écouter, quoiqu'il ne pût comprendre tout ce que nous disions; à l'empressement de madame Vanhelmé à me traduire ce qu'il voulait me faire entendre, on voyait que

tous deux étaient sûrs de gagner, l'une à faire connaître son mari, l'autre à être interprété par sa femme. Et cependant M. Vanhelmé accomplissait son douzième lustre. Une effrayante paralysie l'accablait depuis plus de trois ans, et menaçait de le pousser au tombeau. Depuis plus de trois ans, madame Vanhelmé, à peine âgée de trente-cinq, avait renoncé aux plaisirs ordinaires de la vie, pour s'en créer de plus réels et de plus dignes de sa belle âme. Garde fidèle de son époux souffrant; premier précepteur de ses fils; seule institutrice de sa fille; enfant comme eux à l'heure de la récréation, et s'avisant, avec

une industrie toute maternelle, des jeux et des récompenses favorables au développement de leurs jeunes facultés; ses jours utiles, rians et chastes, s'écoulaient, se succédaient sans efforts comme sans ennui. Elle ne concevait pas que nuls motifs de dégoût pussent justifier la dissolution du mariage : une cause extrême ne la persuadait même pas. Mais l'épouse capable d'abandonner le père de ses enfans, était, aux yeux de cette femme respectable, un modèle d'infamie, un monstre à étouffer.

Je demandai à Anna si elle aimait la musique; l'aimable fille sourit, et regarda sa mère, comme

pour la consulter. « Elle l'aime beaucoup, répondit madame Vanhelmé; mais, à Rotterdam, où nous résidons, les maîtres sont rares; et cette partie de l'éducation d'une femme n'est pas bien essentielle au bonheur. Cependant j'ai découvert à St.-Amand un assez bon maître de danse, qui lui apprend *les nouveaux pas français;* et son prévôt la fait solfier. » Un bon maître de danse à Saint-Amand, et *son prévôt qui faisait solfier,* me parurent curieux à connaître. Je demandai la permission d'assister à la leçon du lendemain, et me retirai, l'âme contente et fortifiée du voisinage de ces honnêtes gens.

CINQUIÈME JOURNÉE.

La leçon de danse. Absence de Dulaunoy. Souffrances de sa femme. Belle visite d'Ernestine.

» Fière indifférence,
» Je méprise ta puissance.... »

Cet ancien menuet de *Céphale* et *Procris,* joué sur une *pochette* bien autrement aiguë, bien autrement criarde que le violon du chansonnier de Béthune, m'annonça de très-loin le prévôt du maître à danser. Celui-ci, le nez au vent, le jarret tendu, une main dans sa veste, et l'autre qui, tour-

à-tour, retenait sur sa perruque un vieux petit chapeau toujours près d'en tomber, ou rangeait son épée, prompte à s'embarrasser dans les broussailles, s'avançait d'un pas triomphal, enchanté d'avoir au hameau de la Croisette une écolière dont les grâces iraient bientôt remplir de sa renommée les plus beaux *dulls* de Rotterdam [5].

« Fière indifférence,
» Je méprise ta puissance !.... »

Qu'en répétant ces deux vers pour rappeler la mesure à son prévôt qui la manquait, il avait bien l'air de mépriser, lui, tous ceux dont l'indifférence aurait dédai-

gné sa tournure ! et qu'il avait raison de les mépriser !... de quelle tristesse malheureuse ne fallait-il pas être armé pour se défendre de rire en le voyant, en l'écoutant, en détaillant sa parure, composé si étrange de luxe et de misère, de clinquant et de simplicité ! ses gros souliers bien faits, tout neufs, qu'il essuya en entrant avec le mouchoir de son prévôt ; ses bas de soie gris à côtes, tellement repris vers la cheville, que les côtes s'y confondaient comme au pied d'un arbre généalogique ; ses hauts-de-chausse de camelot bleu de ciel ; son habit de panne feuille morte, dont la doublure de satin jaune se jouait en lam-

beaux dans le pommeau de son épée d'acier couvert de rouille ; sa perruque rousse et rongée ; sa bourse haute et plate ; son col de taffetas noir ; ses *conserves* suspendues à un ruban écarlate passé en sautoir entre son habit et sa veste ; ses gants enfin, ses gants, de fil brun tricoté, achevaient de compléter cette toilette dont le théâtre même ne m'aurait point donné l'idée : idée encore bien imparfaite si l'on oublie d'y joindre celle du personnage, ses soixante ans, sa petitesse, sa maigreur, sa pétulance ; ses traits pointus, ses mouvemens triangulaires ; et le tout revêtu de ce vernis de prétention si drôle et

si excusable dans un malheureux artiste qui donne une leçon et fait deux lieues à pied pour gagner trente sous! Tristan, à son aspect, se rangea civilement. Il n'en fut pas de même du prévôt; le son de la *pochette* mettait le chien en fureur. On fut forcé de l'attacher dans sa loge tout le temps que dura la séance; et ses huées continuelles firent le second dessus du fameux menuet qui s'est gravé dans ma mémoire, avec toutes les circonstances de ce petit voyage, si fécond pour moi en réminiscences musicales.

M. le maître à danser fit en entrant trois saluts à trois positions différentes : un pour M. et ma-

dame Vanhelmé, un pour la *dame de Paris* (c'était moi, dont la présence inattendue le surprit désagréablement); et le troisième à son écolière, qui le lui rendait avec timidité, lorsque lui, sans perdre une minute : « Levez la tête ; tournez les pieds ; effacez les épaules ; tenez-vous droite..... Tenez - vous droite, mam'zelle. » Et s'emparant de la main d'Anna ; indiquant du geste la place du prévôt, ils commencèrent les exercices. Anna avait les plus jolis bras du monde ; sa belle poitrine surmontait son corset déjà trop étroit pour son âge ; ses cheveux bruns, ondés et flottans, relevaient la blancheur de

son cou arrondi, de ses épaules d'ivoire. Son pied, sa jambe, dans les proportions, soutenaient sans effort son corps souple et gracieux. mais que de peine se donnait le vieux maître à danser pour dénaturer, pour gâter tout cela! Ils commencèrent le menuet. Chaque fois que le prévôt manquait la mesure, le vieux maître, assez adroitement, faisait semblant de reprendre son écolière, qui ne pouvait parvenir à assembler deux pas de suite. Alors, comme si elle m'eût devinée, la pauvre Anna me regardait, et semblait me prier de venir à son secours. « Monsieur, dis-je au prévôt, si vous vouliez vous reposer un ins-

tant, je chanterais le menuet plus bas que vous ne le jouez, et peut-être mademoiselle le comprendrait-elle mieux. » Je chantai l'air en battant la mesure; Anna le dansa sans interruption, et souriait à voir la grimace que me faisait son vieux maître. Quand ce vint le dernier tour, il me lança un regard furieux; et, tout-à-fait distrait par sa mauvaise humeur, il oublia le *pas de marcel* dont Anna lui donnait le signal en lui présentant la main.... monsieur le maître feignit de s'interrompre; courut à son écolière, et la replaçant avec brusquerie, lui fit mal au coude et au petit doigt, qu'il re-

levait ridiculement. « Terrible, terrible!... s'écria la jeune fille les larmes aux yeux (c'était son exclamation favorite quand quelque chose l'effrayait). « Monsieur, dit vivement sa mère, un peu de douceur, je vous en prie. — Vous savez bien, madame, que je n'en avais pas encore manqué avec mademoiselle; mais il est des cas... » et il continuait de me regarder de travers. « Reprends haleine, mon enfant, dit madame Vauhelmé à sa fille; la contredanse t'amusera davantage. — Si monsieur ôtait son épée, m'avisai-je de dire, il me semble qu'il démontrerait plus facilement. — Jamais, madame;

depuis quarante ans que je porte *ce fer*, il ne m'a pas quitté d'une minute. — Et n'a sûrement pas quitté le fourreau ? (madame Vanhelmé sourit ; je me hâtai d'ajouter) : Car si monsieur n'était connu pour sa prudence, on se garderait bien de lui laisser son épée, dans ce moment où personne n'en porte. — On a bien fait de me la laisser, madame ; on a bien fait. On ne me l'eût arrachée qu'avec la vie. Les arts libéraux.... les arts libéraux... » Et se perdant à chercher la raison suffisante de son droit de porter l'épée, il reprit la main d'Anna, et se mit à sauter devant elle. Les conserves,

l'épée, la bourse, la perruque, les lambeaux de satin jaune, tout sautait avec lui. De ma vie je n'avais rien vu de si grotesque; j'étouffais à m'efforcer de ne pas rire. Anna riait franchement, et de si bon cœur qu'elle ne pouvait plus danser. « Très-bien, monsieur; très-bien, dis-je au maître de danse, pour soulager Anna, et me racommoder avec lui. Mais tous ces jolis pas ont au moins douze ans de date : ce sont ceux que l'on m'enseignait dans mon enfance. Nos jeunes personnes en font maintenant de plus jolis encore et de plus difficiles. « Indécence!... répondit-il en s'arrêtant; et cette fois, d'un air sûr

de son fait : Indécence révoltante, et bien digne d'un siècle où les femmes ont perdu tous les avantages de leur sexe ! N'est-ce pas une chose absurde et vraiment dangereuse que de voir une jeune personne perdre un temps précieux à copier les pas hardis, les airs penchés, et les attitudes voluptueuses de vos Therpsicores de théâtre? Pense-t-on qu'une demoiselle sorte bien innocente des bras d'un jeune homme qui vient de s'échauffer à danser avec elle un ballet tout entier? Et pense-t-on aussi qu'un homme qui cherche à se marier dans le dessein de garder sa femme, ira la choisir parmi ces jolies pe-

tites Bacchantes qui, presque pâmées à la fin d'une walse, d'une colonne ou d'une *tempête,* * n'annoncent tout au plus de bonnes dispositions que pour débuter à l'Opéra? Non, madame, non; je ne serai point complice des excès où un orgueil malentendu précipite *mes confrères les professeurs de Paris* : jamais une mère respectable ne pourra me reprocher d'avoir donné à sa fille des idées contraires à l'austérité des mœurs les plus pures. Se présenter avec noblesse; faire avec grâce une révérence profonde; danser au besoin, mais sans nulle préten-

* Espèce de danse alors très à la mode.

tion, *le menuet de la reine,* la gavotte qui le suit; et encore un peu d'allemande, un peu de *périgourdine* *, *pour contenter cette jeunesse folâtre,* et entretenir la souplesse des muscles, voilà, je crois, tout ce qui convient dans ce genre à l'éducation d'une demoiselle, et c'est aussi tout ce que je peux faire pour madame si mes services continuent de lui être agréables. » Comme la fin de ce discours s'adressait à madame Vanhelmé, et qu'au fond je n'avais rien à opposer au raisonnement du vieux maître, ce fut elle qui répondit : « J'ap-

* Ancienne danse qui terminait les bals.

prouve fort, monsieur, dit cette dame, les principes qui règlent votre méthode d'enseignement; ils doivent vous concilier l'estime générale. Mais, tout en partageant votre opinion relativement aux mœurs, je pense qu'on peut les respecter, et suivre en même temps, quoique de loin, les usages reçus, et les modes nouvelles. Tous les pas sont décens quand la personne est modeste; [6] je ne veux pas que ma fille danse avec prétention; mais je veux *qu'elle danse comme tout le monde*, afin de n'être remarquée ni par l'affectation, ni par l'ancienneté de ses pas. » Le pauvre vieux bonhomme demeura interdit. Je vis

son embarras, sa confusion; je me reprochai de les avoir causés; je fis entendre à madame Vanhelmé qu'Anna n'était pas assez avancée pour apprendre les pas nouveaux, et qu'au moins, pendant le temps qu'elle devait rester à la Croisette, il convenait qu'elle s'en tint au menuet et aux préliminaires. M. Vanhelmé fut de mon avis; sa femme y passa aussitôt; le maître respira; moi aussi : car rien ne dégoûte de la plaisantetie comme un résultat fâcheux; et c'est presque toujours ce qui arrive quand elle porte sur les moyens d'existence, ou quelque autre objet essentiel.

En traversant la cuisine pour

rentrer dans ma chambre, je trouvai madame Dulaunoy appuyée sur Geneviève, qui pleurait amèrement. Elles étaient seules. Dulaunoy venait de sortir. Je pris une chaise à côté de sa femme. « Parlez-moi, lui dis-je; qu'est-ce que vous avez? qu'est-ce qui vous inquiète? Votre état n'est pas naturel; ne puis-je rien pour l'adoucir? » La malheureuse femme ne répondait pas. Le sang avait porté à la tête. Des douleurs intolérables l'empêchaient de respirer. « Elle est malade, dit Geneviève en sanglottant; elle est malade, elle veut mourir; elle ne m'aime plus du tout. — O ma chère! dis-je

à sa maîtresse, auriez-vous la cruauté d'abandonner cette bonne Geneviève qui a tant souffert pour vous? » Madame Dulaunoy me regarda, me serra la main; puis, regardant aussi Geneviève, répondit à ses pleurs par un torrent de larmes. Cécile était accourue. J'allai avec elle dans le jardin cueillir quelques plantes salutaires; nous en composâmes des demi-bains, des remèdes que Geneviève fit chauffer, et disposa avec une incroyable vivacité. Madame Dulaunoy se prêta à nos soins, et, en moins de trois heures, se sentit assez calme pour soutenir l'entretien particulier qu'elle me demanda aussitôt.

Cécile nous laissa; Geneviève fit la garde, et madame Dulaunoy m'adressa ce discours :

« Madame,.... je touche à une crise violente. L'enfant que je vais mettre au jour va peut-être me coûter la vie. Tout ce que vous avez appris de mes infortunes pouvait se supporter avec un peu de courage : le courage ne peut rien contre le mal qui me tue. Les pertes de la fortune se réparent; il n'en est pas de même de la réputation. Quand un frère, quand un mari ont osé diffamer une sœur, une épouse, on ne rappelle point de l'arrêt qu'ils ont fait porter contre elle. Croiriez-vous, madame, ajouta-

t-elle avec désespoir, croiriez-vous que, dans toute l'étendue des deux villes de Cambrai, de Valenciennes, et de la commune de Saint-Amand, il n'est pas une seule femme estimable qui voulût consentir à tenir mon enfant sur les fonts de baptême? Tout le monde croit que j'ai de gaîté de cœur laissé périr ma petite fille; tout le monde croit que Geneviève est ma fille naturelle. Mon frère, mon mari l'ont dit, l'ont répété : c'en est assez; je suis méprisée, délaissée, maudite. Mon mari et mon frère voudraient en vain se rétracter maintenant. D'ailleurs, comment s'accorderaient-ils pour ma

consolation, quand ils ne peuvent s'entendre sur leurs intérêts les plus personnels? Mon frère me hait; mon mari me maltraite; le monde entier m'abandonne. Que je cesse de vivre, et mes enfans n'auront ni état, ni asile;..... et cependant j'étais née pour les élever avec honneur; et cependant j'ai toujours fait mon devoir; toujours... toujours, madame!... apparemment que cela ne suffit pas pour contenter les siens, pour éviter le blâme, et pour mourir en paix! » Je représentai à madame Dulaunoy qu'elle s'exagérait ses maux; qu'on lui rendait plus de justice; que tout ce que j'avais rencontré à Saint-Amand

m'avait prévenue en sa faveur. « Et pourquoi donc, reprit-elle amèrement, pourquoi donc ne jamais approcher de notre maison? pourquoi ne jamais nous inviter chez eux? Il semble que cette chaumière soit pestiférée. » Je ne voulus pas dire à madame Dulaunoy que ce délaissement même prouvait son innocence; qu'une honnête femme n'a de considération que celle qu'elle partage avec son mari; et que, quand le mari ne peut pas être invité sans sa femme, c'est encore respecter sa femme que de ne pas l'inviter sans lui. Je me rejetai sur sa mauvaise fortune, qui suffisait pour écarter la plu-

part des bonnes amies. « Pas une!..... répétait-elle toujours. Quoi! pas une qui veuille tenir mon enfant! » Je lui demandai, au hasard, qui devait en être le parrain? « Madame, me dit-elle, c'est le fermier Magloire. — Comment, lui dis-je, vous avez la parole de M. Magloire, et vous craignez de manquer de marraine? — Je n'en suis que trop sûre, madame; il a déjà fait vingt démarches inutiles; et, pour moi, je ne sais plus à qui m'adresser. » Madame Dulaunoy, en finissant ces mots, avait l'air de chercher dans mes yeux ce qu'elle pourrait me dire encore. Il ne me vint seulement pas à l'esprit qu'elle

me souhaitât pour marraine, moi voyageuse, tout-à-fait inconnue à Saint-Amand, et qui ne pouvais que bien difficilement remplir envers son enfant, si je le nommais, les devoirs si sérieux de protectrice et de seconde mère. Je me contentai de l'encourager par quelques consolations vagues; et, la voyant garder un long silence, j'allais me retirer pour lui laisser prendre quelque repos, quand son mari rentra accompagné du fermier Magloire. Digne homme!... que de bonté animait son visage! Il me salua avec respect; me pria de rester; donna à Dulaunoy une commission qui l'éloigna aussitôt; et, à peine seul

avec nous, s'assit en face de moi; me regarda attentivement; me demanda pardon *de la liberté;* me regarda encore;... puis, frappant joyeusement dans ses mains: « Allons, dit-il, je ne me suis pas trompé. Ce sont les yeux, les traits;... pas si beaux, pourtant. Madame, ajouta-t-il, cela ne veut pas dire que... » puis, sans s'expliquer plus clairement: « Rassurez-vous, ma chère amie, dit-il à madame Dulaunoy; toutes nos *vilaines* de Saint-Amand en auront le démenti. Je vous ai trouvé une marraine qui les vaut bien pour le moins. Madame, poursuivit-il en s'adressant à moi, j'espère que vous ne refuserez pas

l'honneur...... — Mon Dieu, M. Magloire, prenez garde, dit madame Dulaunoy; savez-vous si madame.... — J'ai l'honneur de connaître madame; j'ai lu son nom de famille au greffe de votre frère. Je sais qu'elle s'appelle Louise comme sa mère, et que l'on ne peut pas s'appeler Louise sans être la meilleure personne du monde. N'est-ce pas, madame, que vous ne me refuserez pas la grâce que je vous demande?» me dit-il encore en me tendant la main d'un air si confiant, si ouvert! —En vérité, monsieur, je crois que cela serait difficile. — Vous me le devez bien, répliqua-t-il avec réflexion; j'avais

besoin de cela pour oublier... — Quoi? — Monsieur votre père m'a joué le plus vilain tour!..... — Comment?... — Il m'a enlevé la plus jolie femme! — Eh, qui donc? — Madame votre mère. » Je souris, malgré moi, à cette reconnaissance d'un nouveau genre; mais en même temps, ravie et touchée de rencontrer quelqu'un qui eût aimé ma mère, je le ramenai bien vite sur l'éloge de celle qui m'avait donné la vie, et dont les soins me la faisaient chérir. Magloire entama un long panégyrique; ses regrets ne tarissaient pas..... « Comptez sur moi, monsieur », lui dis-je, entraînée par la reconnaissance. Il

serra vivement ma main entre les siennes ; madame Dulaunoy me remercia, les larmes aux yeux, et nous convînmes ensemble de ne rien dire encore à Dulaunoy, puisque ce n'était pas lui que je considérais dans le dessein de nommer son enfant.

Magloire sortit ; je rentrai dans ma chambre ; j'y trouvai Cécile assise contre la fenêtre, et travaillant de l'air du monde le plus triste. Comme cet air-là ne lui était pas naturel, je lui en demandai la cause : elle ne me répondit que par un gros soupir ; continua de travailler en silence ; me servit de même ; s'en fut dîner ; revint encore plus triste ; reprit son ou-

vrage; se remit contre la fenêtre: je pris le mien, et, m'asseyant près d'elle, j'attendis patiemment que son secret l'étouffât. « Madame, dit-elle enfin, et en jetant sur ses genoux son feston commencé; Madame, on m'enterrera, moi, s'il faut que nous restions ici encore trois semaines. Bonté divine, quelle chartreuse! Des enfans, des malades;... une servante hollandaise qui me rend folle avec son baragouin; une fille flamande qui se cache comme un ours; pas de visites, pas la moindre distraction!... Comment madame peut-elle y tenir? — Parfaitement, lui dis-je. Je ne m'ennuie pas du tout. — Vous ne vous

ennuyez pas !... vous ne vous ennuyez pas !.. Juste ciel !.. où s'ennuiera-t-on ?... » Le bruit d'une cavalcade, un train de calèche, des plumes blanches, deux schals de couleur éclatante qui se dessinaient à travers le feuillage, égayèrent Cécile plus promptement que tous les discours. « Madame,..... madame !... dit-elle en se levant, en courant vers la porte,... qu'est-ce que c'est que ça ?... mon Dieu, qu'est-ce que c'est que ça ? « Une *visite* peut-être... qui sait ?... » C'en était une, effectivement ; une charmante. J'eus à peine le temps d'entrevoir l'équipage. Deux dames s'écrièrent dès qu'elles m'aperçurent. On ar-

rêta, on descendit,.... et la plus jeune était dans mes bras avant que je me fusse rappelé son nom. Bien caressée, bien embrassée, je regardai enfin, et reconnus la belle Ernestine V***, femme de dix-huit à dix-neuf ans, restée presque seule d'une nombreuse famille à qui, dans des circonstances difficiles, j'avais pu donner quelques marques d'attachement. « C'est vous !... me dit-elle tout émue ; quoi ! c'est vous ! quoi ! vous êtes ici, à quatre lieues de moi, tout près de moi,... et je l'ignorais ! et, sans mon vieil horloger, qui, ce matin, m'a dit votre nom, dont encore il n'était pas bien sûr, vous aviez traversé

Valenciennes, et vous alliez y repasser sans vous douter que vous y laissiez une amie ! — Vous habitez Valenciennes? — Depuis six mois. — Vous êtes mariée? — Depuis un an. — Est-ce monsieur...... — Non (et le jeune homme rougit), non ; j'ai épousé M. de ***, dont les biens sont en Flandre. Nous logeons chez son père. Ils vous attendent; toute la famille vous attend : je viens vous chercher; venez. » Je la priai de m'excuser ; d'entrer dans ma chambre ; d'y écouter les raisons qui m'empêchaient... « Oh! je n'ai pas le temps, me dit-elle avec volubilité ; il est sept heures ; il faut que nous allions

voir un beau château à une lieue d'ici, que je le voie bien, parce que j'en ai envie ; que je vous prenne en repassant, si vous ne venez pas tout de suite, et que nous soyons rentrés à Valenciennes avant dix heures pour ne pas inquiéter mon mari. Consultez-vous; dépêchez-vous ; il n'y a pas un moment à perdre. »
J'admirais tant de vivacité pour le plaisir chez cette jeune femme que j'avais vue dans son enfance si indolente pour toutes choses.
« Je ne peux pas, lui dis-je, vous suivre à Valenciennes. Le soin de ma santé me retient dans cette chaumière, et je viens, à l'instant même, d'y contracter un en-

gagement qui ne me permet de disposer de moi que dans une quinzaine de jours. — « Une quinzaine?.... un siècle!.... Allons, allons, venez toujours; nous causerons de tout cela en chemin. »

Je passai dans ma chambre pour y prendre un chapeau; Anna y était entrée pour me rejoindre, et peut-être aussi pour voir d'un peu plus près les belles dames et le joli carrosse. Trois places restaient dans la calèche. Je demandai à madame Vanhelmé la permission d'emmener Anna avec moi sous la garde de sa gouvernante. Elle y consentit, et l'aimable Ernestine, admirant à son tour la beauté rare de cette enfant, se

prêta de très-bonne grâce à lui faire partager le plaisir de notre promenade. Nous partîmes; bientôt nous arrêtâmes devant la grille du château de.... (j'en ai oublié le nom; je crois pourtant qu'il appartenait à la maison de Croï *). L'herbe croissait dans les cours; les jardins étaient labourés; les salles, obscures et désertes, retentissaient au moindre son de voix. Un concierge interessé vint ouvrir les portes, les volets; ne manqua pas de nous faire remarquer la propreté des parquets, très-remarquables en effet par la différence des bois de couleurs,

* Ce château est celui de l'Ermitage.

et la multiplicité des compartimens. Quelques bustes, quelques portraits de famille qu'il avait sauvés du pillage, décoraient encore la galerie. A la pâleur des uns, à la gravité des autres, il semblait que ces hommes vénérables fussent restés là pour arrêter les pas de la dévastation; pour défendre l'héritage de leurs fils dépossédés, et rappeler au Français attendri son respect pour le malheur, si constamment uni à sa bravoure et à son inconstance. Un de ces portraits attira nos regards : c'était celui d'une femme; c'était celui de Marie de Montmorency. Le nom écrit au bas du portrait n'était pas en-

tièrement effacé. Nous lûmes, nous relûmes ce nom du *premier baron chrétien*, et poussâmes quelques soupirs, comme à la vue d'une grande ruine. Ernestine avait peine à retenir ses larmes. Ses larmes exaltèrent l'imagination du jeune homme. Il regarda long-temps. « Non, dit-il enfin à voix basse, et nous prenant comme à témoins de la justesse de ses réflexions; non, ils ne sont point morts; ils ne mourront jamais. L'homme illustre qui sut faire son nom, le garde en dépit des fautes de ses neveux. Les belles actions ne périssent point; et ces vieilles familles françaises, *régénérées* par l'infortune, n'en

reprendront que mieux leur place dans les archives de la postérité. Mais quel bonheur, ajouta-t-il en regardant Ernestine! quel bonheur, dans ces temps de troubles, d'être exclusivement attaché à une chimère personnelle et constante! Qu'il doit paraître sage, celui qui, rempli d'un seul objet, s'isole de toutes fonctions pour ne rien voir dans l'univers que l'amour qui fait son destin!... Que d'âmes tendres, dans les horreurs et le tumulte de l'anarchie, n'ont dû leur salut qu'à leur faiblesse; n'ont évité le fer des bourreaux que par les tourmens, plus cruels, peut-être, d'une passion vainement combattue! Un moraliste

en concluerait seulement que nos vertus les plus certaines ont presque toutes une cause vicieuse.... Ah, malheureux! que je le plains!

Le jeune homme cessa de parler. Ernestine et sa compagne se regardaient d'un air d'embarras et d'intelligence. La seconde, qui le connaissait depuis long-temps, lui dit en souriant : «Mais, Auguste, savez-vous que vous devenez profond? je n'aurais jamais cru qu'un homme fût capable d'aimer assez passionnément pour en perdre jusqu'à l'idée de faire parler de soi. — Et vous, madame? dit le jeune homme en s'adressant à Ernestine. — Eh

mais, répondit-elle en rougissant, si un excès d'amour ne faisait jamais faire d'autre sottise, il serait difficile de le désapprouver. » Auguste, à ces mots, s'approcha encore plus de madame de ***; lui offrit son bras, mais sans dire un mot de plus. Sa compagne se tint auprès d'elle. Je marchai devant Anna, dont les yeux consultaient les miens pour savoir si le concierge n'allait pas nous montrer autre chose que ces vieux portraits qui ne la réjouissaient guère. Nous descendîmes lentement. Des fruits, des gâteaux étaient servis dans le vestibule. Je fus bien aise, à cause d'Anna, de cette galanterie du jeune homme,

qui lui en fit les honneurs avec une complaisance dont mon suffrage paraissait être l'objet. Il s'efforça même de surmonter son agitation pour s'occuper de moi et jouer avec elle. Il lui parla anglais, lui chanta un air écossais, dont les paroles, qu'il eut soin de nous traduire littéralement, ne s'accordaient que trop bien avec le rhythme plaintif et un peu monotone de l'ancienne mélodie erse. Anna s'amusait fort, ne voyant dans tout cela que ce que l'innocence pouvait y voir. Mais madame de ***, intérieurement fatiguée de l'épreuve, interrompit tout-à-coup la romance par ce seul mot : « Et

mon mari!... » Tout le monde se leva. Nous remontâmes en voiture; Ernestine pressait les postillons. Aussi sérieuse en me remettant chez moi qu'elle m'avait paru frivole en y arrivant, elle me conjura avec tendresse de ne pas différer de la rejoindre à Valenciennes. J'ai peut-être, me dit-elle, plus besoin de vous que vous ne pensez. Venez, mon amie, venez vous distraire : l'air de cette forêt n'est pas bon pour les femmes. » M. Auguste joignit ses instances à celles d'Ernestine ; obtint d'elle la permission de m'apporter ses lettres; et, donnant à son jockey la bride de son cheval, monta dans la

calèche, et s'assit en face de madame de ***. Je les laissai partir avec un léger serrement de cœur. Une voix secrète me dit que cette partie de *plaisir* allait peut-être troubler le *bonheur* d'une maison paisible, jeter le froid, la mésintelligence entre deux époux qui se convenaient; peut-être même porter le désordre et tout l'égarement des passions dans le sein d'une jeune femme élevée pour la vertu, et dont l'exemple devait la faire aimer. Je ne pus m'empêcher de gémir sur cette imprudence, sur cette injustice de presque tous les maris; celle de confier leurs femmes à l'*ami* le plus dan-

gereux, et de les accuser ensuite de tous les chagrins qu'ils eussent évités par les précautions les plus simples. Remplie de ces idées fâcheuses; poursuivie de je ne sais quel pressentiment, je remis Anna à sa mère, m'informai à Geneviève de l'état de madame Dulaunoy, qui allait mieux; et, tout entière à mes tristes pensées, je me renfermai dans ma chambre.

SIXIÈME JOURNÉE.

Mal-aise. Temps couvert. Les roses. La chenille. La lecture. La messe. Les charbonniers. Chute d'Anna. Ma frayeur. Message d'Ernestine. Paroles sinistres de madame Dulaunoy.

Fatiguée d'une longue insomnie, je me levai de très-bon matin. J'ouvris ma porte, et sortis doucement pour ne pas réveiller Cécile, dont, en ce moment surtout, le babil m'eût été insupportable. Je regardai le ciel; je frottai mon soulier sur le gazon; la sécheresse de l'herbe et la pe-

santeur du brouillard m'annoncèrent pour toute la journée un de ces temps *gris*, si favorables aux rêves du cœur. Je m'approchai de la fenêtre, au levant; et, m'appuyant contre le mur, je me mis à considérer une branche de mon rosier, dont les fleurs, de tous degrés d'épanouissement, me présentaient l'image assez juste de l'âge de madame Dulaunoy, de celui de madame Vanhelmé, du mien, de l'âge d'Ernestine, et de celui d'Anna. Cette famille de roses était composée de cinq fleurs. L'une, charmant bouton, presque entièrement caché dans sa robe d'enfance, ne s'ouvrait pas encore aux caresses

du zéphyr; l'œil découvrait déjà quelques-uns de ses trésors futurs; mais, de crainte d'en flétrir l'espérance, l'odorat s'abstenait de chercher son parfum. La deuxième rose, brillante et nouvellement fleurie, se détachait à l'extrémité de la tige comme pour y braver les premiers rayons de l'astre dont les feux dévorans avaient déjà pâli la rose de la veille. A côté de celle-ci, mais abritée par le feuillage, une quatrième rose, plus avancée, et cependant plus fraîche, embaumait l'air de ses douces odeurs; tandis que la cinquième fleur, abattue et décolorée, cherchait vainement son appui sur une branche

sèche que l'ouragan avait rompue. Déjà ses feuilles jonchaient la terre; une chenille, cantonnée dans son sein, en rongeait la substance, et dévouait ainsi à une mort plus prompte cette fleur qui la nourrissait. Frappée de l'idée qu'une analogie toute simple me faisait attacher à ce petit tableau, je voulais tuer la vilaine chenille; mais elle était si velue, si malpropre!..... je ne savais comment venir à bout de l'écraser... une hirondelle prévint mon dessein. L'insecte, en balançant la fleur dont il broyait les étamines, tomba suspendu à son fil. L'hirondelle le vit, et, plongeant sur sa proie, la porta en pâture

à ses petits qui l'attendaient. « Ainsi, pensai-je avec douleur, la punition du méchant n'est pas même un bien pour sa victime; elle arrive toujours trop tard! Ainsi chaque ligne de la création est effacée par une autre ligne; rien ne peut-il donc finir sur la terre?... rien ne peut-il renaître que par la destruction? »

« Comme vous tremblez, madame!.... » me dit tout-à-coup Cécile, qui, au bout d'une heure, me retrouva à la même place. Je la suivis; je rentrai sans lui répondre; et, me rappelant le conseil d'une de mes amies, je cherchai le calme dans un livre sérieux. J'ouvris au hasard un

recueil d'anciens apoththegmes, et je lus :

« La vie est comme un drame ;
» ce n'est pas sa longueur, mais
» la façon dont il est joué qui
» nous importe. Il n'est pas ques-
» tion de savoir à quel endroit
» vous finirez : finissez où vous
» voudrez ; faites en sorte, seu-
» lement, que le dénoûment soit
» bon. » SÉNÈQUE.

Je respecte beaucoup Sénèque. Cependant son exhortation n'eut pas en ce moment grand succès près de moi ; sans doute parce qu'elle venait trop à propos. Je passai à un autre, et je lus :

« Apprends à bien vivre ; tu
» sauras bien mourir. »

Celle-ci, du moins, me plut par sa concision. Je sus gré au philosophe chinois d'avoir pensé cela bien avant le poète latin. La vérité rajeunit de siècle en siècle : elle change de voile suivant nos mœurs et nos usages; mais l'antique vêtement est toujours le meilleur : aussi n'est-ce qu'avec celui-là qu'on la reconnaît plus vite, et qu'on l'aime le mieux.

Cependant, oppressée de ces images funèbres, je tournai lentement le livre sur sa reliûre, dans l'espoir de trouver quelques lignes un peu moins sévères..... le nom de Plutarque m'arrêta :

« L'état de l'homme, après sa
» mort, est le même qu'avant sa

» naissance : à moins qu'on ne
» veuille trouver différent de n'ê-
» tre pas, ou de n'être plus. »

Je laissai tomber le livre sur mes genoux. « Quoi, toujours !... dis-je en versant des larmes ; quoi ! cinquante ans après Jésus-Christ, un Béotien écrivait ce que nos Parisiens répètent d'après Voltaire ; et, sans doute que, avant les Grecs, une foule de sages plus instruits avaient déjà travaillé à renfermer leur avenir dans l'espace étroit d'une tombe. Plus de recours, plus de refuge : des savans l'ont dit ; les élémens reprennent tout. Une vie de douleurs, une mort absolue ! le néant pour le crime, le néant pour la

vertu! le néant après l'espérance!... voilà le sort que se sont fait les hommes : juste prix d'une recherche orgueilleuse, et digne résultat de leurs profondes veilles!

Cécile, qui m'écoutait avec étonnement, prit doucement le livre de dessus mes genoux : elle semblait vouloir me soulager d'un fardeau. Puis, regardant le livre avec terreur : Néant... ou rien! se prit-elle à dire; rien, au lieu de la vie éternelle!.... rien, au lieu du paradis!... — C'est cela, lui dis-je. — O le vilain roman! je vais le brûler. — Ce n'en est pas un. — Ah, tant mieux!»

Son instinct l'avertissait de préférer le plus mauvais roman

qui lui laisserait sa croyance, au meilleur livre de philosophie qui tendrait à l'ébranler.

Anna et Geneviève entrèrent en même temps. La jeune fille, prenant un petit air sérieux, me demanda, de la part de sa mère, si je voulais venir *à la messe*.... Je regardai Geneviève. « Ne soyez pas surprise, madame, me dit-elle. Madame Vanhelmé est catholique; et le ci-devant pasteur du lieu vient tous les dimanches officier en secret pour sa famille. On a soin d'écarter M. Dulaunoy, et fort peu de gens du hameau sont dans la confidence. Cependant cette messe est *bien bonne;* et même, aujourd'hui,

deux de nos jeunes gens doivent s'y marier devant Dieu; » ce que Geneviève ne put achever sans étouffer quelques soupirs. Je pris Anna par la main; j'entrai chez madame Dulaunoy, qui, dans sa toilette du dimanche, me parut vraiment belle femme. Je repoussai les tristes présages qu'avaient fait naître ses douleurs de la veille; et, l'aidant, avec Geneviève, à fermer exactement les portes et les fenêtres qui donnaient sur le chemin, nous nous rendîmes, par l'intérieur de la chaumière, dans une arrière-chambre où M. et madame Vanhelmé nous attendaient. Cette chambre formait un carré long

d'environ seize pieds sur dix. Une commode servait d'autel. Mais, au moyen d'une envelop-pe de perkale garnie d'une fine mousseline, l'illusion était suffi-sante. Les yeux, en entrant dans la chambre, se portaient d'abord sur un tableau de la Nativité sus-pendu au-dessus de l'autel. Qua-tre beaux cierges l'éclairaient. Les petits garçons de monsieur Vanhelmé, agenouillés tous deux de chaque côté de l'autel, a-vaient l'air de deux anges, des-cendus exprès pour faire agréer à la mère de douleur ce sacrifice de quelques âmes souffrantes et timides. Le paralytique, appuyé sur sa femme et ses deux do-

mestiques, se courbait lentement pour saluer l'image de celle qui pouvait le guérir. Une jeune fille et son futur, debout de l'autre côté, prêtaient l'oreille aux exhortations de quelques vieillards, hommes et femmes, lesquels avaient exigé qu'ils se mariassent à l'église, malgré l'opposition de toute leur famille... On lisait sur le visage du jeune homme le combat secret de la religion et du mauvais exemple. L'amour, heureusement, était venu au secours de la première (on pense avec plaisir que cette passion, bien dirigée, peut prévenir ses désordres mêmes), et la résolution du marié s'affermissait à

mesure que s'avançait l'instant de recevoir la main de sa fiancée. Le prêtre, homme âgé, homme simple, mais pénétrant, ne lui laissa pas le temps de se dédire. Jamais office ne fut chanté avec une célérité plus chrétienne. Ces voix basses et altérées par l'émotion ou la vieillesse ; ce reste de terreur encore attaché à l'observance du culte ; le choix, le petit nombre des assistans ; tout, dans cette cérémonie, avait pour moi un caractère si touchant, si nouveau ! Je joignis de grand cœur mes vœux à ceux de notre petite assemblée pour le bonheur des deux époux ; et quand le prêtre, après avoir consacré leur

union, leur adressa les paroles suivantes, je les écoutai avec une telle attention, et les recueillis avec tant de charme, qu'en les écrivant une heure après, je crus pouvoir me répondre de n'en avoir pas oublié une seule.

« Mes enfans, leur dit l'homme de paix, » je ne vous ferai » point de long discours pour » vous exhorter à bien vivre ensemble; votre intérêt vous y » engage. Allez, de ce pas, ratifier civilement vos nœuds; » soyez soumis au gouvernement; » soyez soumis à la religion. Vous » voyez ce qu'il en a coûté pour » avoir jugé votre roi.... que ne

» vous en coûterait-il pas pour
» oser renier votre Dieu!......
» Ne touchez jamais à l'arbre
» de science : les plus instruits
» sont les plus à plaindre. N'ap-
» prenez, ne sachez, ne suivez
» à la lettre que les divers com-
» mandemens de ce Dieu de mi-
» séricorde. Il est de mauvais
» prêtres.... ceux-là ont perdu
» l'Eglise; il en est de bons....
» j'espère que l'on ne me comp-
» tera point parmi les méchans;
» et si jamais vous fûtes touchés
» des efforts que j'ai faits depuis
» cinq ans pour vous rejoindre,
» vous éclairer, vous secourir au
» péril de ma vie, aujourd'hui,
» mes enfans, je vous demande

» le prix de mes peines : ce prix,
» c'est votre union, heureuse,
» constante, indissoluble. Qu'un
» serment prêté entre mes mains
» ne me rende pas complice de
» la profanation! que je n'aie
» pas en vain pris à témoin de
» vos promesses ce Dieu qui vous
» voit et m'entend!... qu'enfin
» si je dois mourir loin de vous;
» si un autre pasteur est commis
» à la garde de mon ancien trou-
» peau, je puisse du moins m'ap-
» plaudir d'y avoir laissé un bon
» ménage de plus, et deux chré-
» tiens fidèles à la foi de leurs
» pères! »

Le digne curé en finissant ne put cacher son émotion; l'audi-

toire la partageait; il le vit et n'en fut que plus touché : de douces larmes coulaient le long de ses joues vénérables.... En ce moment les deux jeunes gens retombèrent à genoux; et le marié saisissant la main de sa femme, la serrant avec force dans celle du pasteur, sur laquelle il s'inclinait respectueusement, eut l'air de prononcer alors du fond du cœur un serment plus volontaire et plus irrévocable encore que le premier. Le bon pasteur les embrassa; les villageois se retirèrent. Madame Dulaunoy, les yeux baignés de pleurs, s'approcha de l'autel : nous l'y laissâmes avec le pasteur, qui, après une

demi-heure d'entretien, nous dit, en venant nous rejoindre: « Cette femme méritait un meilleur sort; je la recommande à vos bontés, mesdames. Si bientôt son état requérait mon ministère, envoyez-moi quelqu'un : pendant huit jours encore je serai à *Condé*. » Madame Vanhelmé le remercia; ordonna à son domestique de le reconduire jusqu'à sa retraite, et en outre, chargea ce dernier de quelques commissions qui devaient l'occuper un jour ou deux. Rentrée aussitôt dans ma chambre, je me mis à copier le discours du pasteur, et le dis à Cécile, qui, toute charmée de me voir aussi attendrie qu'elle l'était

elle-même, me demanda timidement si je voulais le *petit crucifix de plomb* qu'elle avait mis à part, et auquel, je le confesse, je n'avais plus songé depuis la foire de Saint-Amand. Oui, lui dis-je; donnez-le-moi. Cécile, avant de me rendre le petit crucifix, ne put résister au desir de lui baiser les pieds; j'en fis autant, et le passant dans une ganse d'or à laquelle tenait un portrait de ma mère, j'éprouvai un extrême soulagement à sentir ainsi rassemblés sur mon cœur l'image d'une mère adorée, et celle du Dieu qu'elle invoquait dans le mystère de ses nombreux chagrins.

Je fus arrachée à cet élan de

christianisme par la distraction la plus mondaine. Dans la vie idéale, tout est conséquent et parfait; mais, hélas! dans la vie réelle, rien ne se suit que pour se contredire, et c'est surtout à ce signe humiliant que l'on distingue le vrai du faux. M. Auguste; le jeune, l'aimable, le charmant M. Auguste, accourait, chargé d'un message d'Ernestine. Sûr d'arriver avec ce passeport, il ne fit seulement pas demander si l'on pouvait me voir; et, laissant ses chevaux à quelques pas, ce qui m'avait empêché de l'entendre, il parut dans ma chambre au moment où je fermais le fichu qui cachait aux regards mon pe-

tit crucifix. La présence de cet homme, âgé au plus de vingt-cinq ans, et vraiment très-bien de figure; mais si léger, si délibéré, si confiant; me saluant avec un respect démenti par son assurance, et tellement pressé de me parler d'Ernestine, qu'à peine prenait-il le temps de s'acquitter des politesses d'usage; sa présence, dis-je, me fit en ce moment une impression fâcheuse. Sa hardiesse me déplut; et sa brusque visite me parut déplacée, ainsi que le message dont je devinais le motif. Je n'avais pas trente ans; un mari qui me trahissait n'en convenait pas moins que je pouvais encore tenir mon

rang parmi les belles; pourquoi donc ce monsieur Auguste et ma chère Ernestine elle-même s'obstinaient-ils à ne voir en moi qu'un mentor... qu'une duègne? Cette pensée me glaça pour tous deux : le billet d'Ernestine ne pouvait guère l'adoucir. J'y voyais clairement qu'Auguste l'intéressait; qu'elle en était idolâtrée; qu'elle ne m'appelait avec tant d'empressement que pour se faire de mes conseils un rempart contre ses séductions. Le jeune homme, tremblant que je ne vinsse loger à Valenciennes, eut l'excessive maladresse de me faire entrevoir ses craintes. Ernestine, pour m'attirer, avait calomnié

l'air de la forêt; lui, pour me repousser, me fit peur de l'air de la ville. « On y étouffe, me dit-il, madame; les rues sont d'une malpropreté ! et les maisons étroites , incommodes! Puis, quelle société que celle de madame de ***! elle seule y brille... mais où ne brillerait-elle pas! » Et, passant de cette exclamation à l'éloge passionné d'Ernestine, M. Auguste crut devoir me consulter sur des vers qu'il avait faits pour elle. Assurément les vers n'étaient pas bons; mais combien la situation les rendait mauvais à mes yeux! que ma critique fut amère! que ma sagesse fut inflexible! que de no-

bles et belles choses me suggérèrent la défense d'Ernestine et mon amour-propre blessé! comme je sus, avec un art tout particulier à mon sexe, faire tourner au profit de la morale mon injure personnelle et mes petits travers d'esprit! combien dès-lors il me fut facile de reconnaître à quel point le bien et le mal se confondent dans les causes secrètes du bien et du mal apparens!

Néanmoins, en se retirant, M. Auguste me fit promettre d'aller le surlendemain dîner à Valenciennes.

Mais cette petite aventure m'avait singulièrement affectée. J'en conçus de nouveau une extrême

défiance de moi-même; je me jugeai à la rigueur; je me condamnai sans pitié; et dans l'humeur insupportable que me donnait le sentiment de ma sottise, et le dégoût d'un monde où l'étourderie de deux enfans me réduisait déjà au rôle de confidente, je me promis, à moi, de manquer net le dîner du surlendemain, et de rester avec mes bons voisins le plus long-temps que je pourrais.

Dans cette disposition d'esprit je retournai à six heures chez madame Vanhelmé. Elle tricotait paisiblement; son mari reposait; sa fille Anna lisait; ses deux petits garçons faisaient des châteaux

de cartes. Ma première pensée en la voyant, fut de me dire : « Une femme de ce caractère aurait reçu sans aucun trouble la visite de M. Auguste. Et cette seule réflexion me donna tant d'humilité, tant de tristesse, que madame Vanhelmé, inquiète de mon air abattu, me dit : « Voisine, vous n'êtes pas bien ce soir ; vous devriez aller faire un tour avec mes enfans et leur bonne. » J'y consentis. Madame Dulaunoy, que nous revîmes en passant, nous traça notre route. Nous devions prendre à droite vers Saint-Amand ; ensuite à gauche dans le bois ; puis encore à gauche ; puis, en suivant cette dernière route,

nous trouver à la vue d'une masure abandonnée située sur une petite butte, d'où nous découvririons le *Romarin*, après quoi notre retour était facile. Anna qui connaissait le chemin, prétendit nous servir de guide. Mais après avoir tourné les deux angles, nous trouvâmes deux routes au lieu d'une. Je voulais suivre la plus parallèle au chemin; Anna soutint que l'autre valait mieux, et je la laissai faire : d'autant qu'il n'y avait pas grand risque. Nous marchâmes long-temps.... fort long-temps. A la fin, nous trouvâmes une butte, quoiqu'il n'y eût pas apparence de masure; nous la montâmes pour voir si de-

là nous découvririons notre arbre protecteur. Nous l'aperçûmes en effet, mais à une grande distance, et pour y aller directement, il fallait traverser le taillis, très-épais dans cet endroit. Nous continuâmes, Anna et moi, de monter la butte : ses frères s'étaient assis plus bas avec leur bonne. Le terrain s'élevait, s'élargissait insensiblement; des arbres le couvraient de toutes parts, excepté vers le centre de la butte, d'où le rideau de verdure, s'entr'ouvrant des deux côtés, laissait distinguer au fond d'une vaste clairière des tas de bois, de charbon, etc., etc. Tout-à-coup Anna voit de la fumée, veut me faire remarquer

ce signe d'habitation... je regardais..... je ne voyais rien. « Par-là, par-là, » me dit-elle en s'avançant sur le bord du terrain... il croule.... le pied lui manque, et la jeune fille, tombant de côté, roule sur la pelouse, sur une pente presque droite de vingt-cinq à trente pieds d'élévation, en s'écriant : *Terrible, terrible!* et, dans l'instant, un grand homme barbouillé de noir sort du taillis, la reçoit dans ses bras, me regarde, et l'emporte à travers la forêt. Je cours à sa bonne, à ses frères; leurs cris, les miens, ceux d'Anna font retentir le bois. Nous allons, nous cherchons; l'excès de ma frayeur m'avait

rendu mes forces. Les enfans, que je n'osais regarder, répétaient en pleurant : Maman !... maman !... sentant déjà, pauvres petits ! que c'était surtout à leur mère que nous aurions à rendre compte de cet horrible événement. Cependant la voix d'Anna moins altérée semblait se rapprocher de nous. Toujours courant, appelant, écoutant, je découvre à la fin un petit sentier ; je m'y jette au hasard, et bientôt l'homme noir, qui revenait par ce chemin, nous aperçoit, cède aux efforts d'Anna, qui s'élance à terre pour accourir vers nous, et se met, lui, à rire de nos exclamations, de nos larmes, de notre joie. « Avouez,

me dit-il, que vous avez eu une belle peur! je me suis bien douté que vous étiez sa mère. » Il se trompait : une mère n'eût pas craint de descendre la butte. Je donnai à ce bonhomme le peu d'argent que j'avais sur moi. Il nous proposa de venir nous reposer dans la hutte des charbonniers, car c'en était un. J'aurais dû le deviner à son teint; mais dans l'effroi qu'il m'avait causé, j'avais vu son métier plus noir encore que son visage. Je le renvoyai fort content, et m'en retournai au plus vite, à cause de l'orage, qui s'approchait avec la nuit.

Madame Vanhelmé, à notre re-

tour, jeta un coup-d'œil attentif sur chacun de ses enfans. La pâleur d'Anna, les déchirures de ses mains et de sa robe, annonçaient un accident grave. Je ne pouvais parler, tant j'étais interdite. Anna, pressée de me justifier, commença notre histoire ; la bonne la commença en même temps ; les enfans s'en mêlèrent, et parlant tous quatre à-la-fois, embrouillèrent tellement le récit, que la maman n'y pouvait rien comprendre, quoiqu'ils le fissent en hollandais. Je vis qu'il fallait me dénoncer moi-même. Debout, les yeux baissés comme une criminelle, je racontai comment Anna était tombée parce

que je n'avais pas calculé le peu de solidité du terrain sur lequel nous marchions; comment nous l'avions perdue, comment nous l'avions retrouvée; puis, quand j'eus fini, j'attendis en silence que madame Vanhelmé me prononçât mon arrêt. « C'est ma faute, me dit-elle; j'aurais dû vous accompagner. » Anna se jeta à mon cou, je l'embrassai avec tendresse, j'embrassai aussi ses jeunes frères, et me sentant fatiguée, je les quittai pour prendre quelque repos.

L'instant d'après je me trouvai mal : ce fut Dulaunoy qui me soutint; quelle main de fer! il était ivre, il faillit me renverser

en m'asseyant sur une chaise. Sa femme, Geneviève, Cécile s'empressèrent autour de moi. Bientôt j'oubliai mon malaise pour m'occuper de madame Dulaunoy, à qui des souffrances plus vives arrachaient des signes de douleur. « Il faudrait, dis-je à Dulaunoy, s'assurer d'un chirurgien. — Plaît-il, madame?... et, regardant sa femme avec fureur : Ha ça, lui dit-il rudement, allez-vous recommencer vos *histoires* de Cambrai? Vous ne devez accoucher que dans trois semaines. Si l'enfant arrive plus tôt, au diable!... le reconnaisse qui voudra. — Fi!... fi, monsieur! » lui dis-je en secouant ma robe qui tou-

chait son habit. Il se leva, honteux; j'autorisai Geneviève à venir m'éveiller s'il survenait quelque accident; et me retirant avec Cécile, j'admirai du fond de mon cœur la patience, le courage de ces victimes du devoir qui, fidèles à leur serment, supportent sans murmure une infortune de toutes les heures; qui voient s'éteindre ainsi les plus beaux jours de leur jeunesse et les promesses de l'avenir; mais qui du moins, courbées sous le poids de leur chaîne, goûtent cette paix profonde, doux partage des âmes pures; sentiment supérieur à l'injustice des hommes; sentiment délicieux qui tient lieu

de tout, que rien ne remplace, et qui, une fois étouffé par un instant d'oubli, ne renaît qu'à force de larmes.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Orage. Nuit effrayante. Catastrophe. Terreurs, etc., etc.

Je m'étais couchée tard. L'orage grondait sur la chaumière. A peine endormie, des gémissemens lointains, et un éclair blafard, suivi d'une détonation épouvantable, me réveillèrent en sursaut. Geneviève frappait à la porte : Cécile courut ouvrir. « Au nom de Dieu, madame, me dit Geneviève, arrachez ma maîtresse des mains de son mari : il la maltraite, il la tue..... » J'ordonnai

à Cécile d'aller de ma part dire à madame Dulaunoy que j'avais peur de l'orage, et que je la priais de venir achever la nuit dans ma chambre. Je la vis arriver aussitôt, s'efforçant encore de me dérober les traces de la brutalité de son mari. Geneviève se retira pour ôter tout soupçon. J'exigeai de madame Dulaunoy qu'elle prît le lit que je venais de quitter. « Ah, madame! me dit-elle avec égarement; madame, que n'êtes-vous partie pour Valenciennes! Si j'avais pu prévoir... Madame... tout ceci va vous faire un mal affreux. » Je tâchai de la rassurer, de la calmer; et, pour lui persuader que j'allais reposer moi-

même, je me jetai tout habillée sur le lit de Cécile, qui s'endormit profondément sur sa chaise, tandis que les plaintes involontaires de madame Dulaunoy me préparaient à de nouvelles alarmes. Cependant, vers quatre heures, je n'entendis plus rien. Je me levai. J'entr'ouvris son rideau; elle reposait. J'avais fait avertir le fermier Magloire, et me mis à guetter le passage des vaches : elles ne passèrent qu'à cinq heures. J'entrai dans la cuisine; j'y trouvai Geneviève. « Madame, me dit-elle, M. Dulaunoy vous craint beaucoup. Il faut qu'il vous craigne pour avoir cessé de battre sa femme dès

qu'il a su que vous étiez éveillée. Si madame voulait le *sermonner* un peu ! » Je le lui promis. Geneviève ajouta que si M. d'Hauterive venait voir sa sœur, et lui montrait de l'amitié, cela lui rendrait un grand courage ; et je l'autorisai à inviter de ma part M. d'Hauterive à venir me parler. Je l'engageai à partir aussitôt, et fis savoir à l'auberge du *Lion d'Or* que si M. d'Hauterive reportait à Saint-Amand la nouvelle de la délivrance de sa sœur, on eût à m'envoyer le lendemain des chevaux et ma voiture pour aller au baptême. Geneviève partit. La petite Magloire passa. Je la priai d'avertir son

père que je l'attendais vers midi. « Madame, me dit-elle, il est allé à la Kermesse de ***; mais dès qu'il reviendra, je vous l'enverrai. Cette Kermesse me contraria[7]. Je prévoyais que Magloire reviendrait tard, et ne pouvais m'expliquer ma frayeur de passer toute cette journée sans autre secours d'homme que M. Dulaunoy.

Revenue et assise dans ma chambre, je m'assoupis pendant une heure ou deux. En m'éveillant, je vis madame Dulaunoy levée, habillée, allant, venant, parlant très-vite, et les yeux animés d'un feu extraordinaire. Elle m'apporta mon déjeûné.

« Voyez, madame, comme je suis légère, me dit-elle; ce dernier somme m'a ressuscitée. Ce n'était rien; je ne sens plus rien; et même depuis long-temps je ne m'étais sentie si bien portante. — C'est fort heureux, dit M. Dulaunoy, en m'ôtant son bonnet. A l'entendre crier la nuit dernière, n'aurait-on pas dit qu'elle allait *passer*? — Faisons la paix, mon ami, lui dit sa femme de ce ton précipité que donnent la peur et la fièvre; faisons la paix, croismoi: peut-être n'avons-nous plus que ce moment. — Au nom de Dieu, ma chère, lui dis-je avec terreur, ne restez pas sur pied dans l'état où vous êtes. Vous

avez besoin de secours. — Eh, laissez donc! » me dit Dulaunoy en haussant les épaules; et il nous quitta pour aller lire dans le verger : je l'y suivis; j'allai m'asseoir sur un banc placé contre la haie. Je lui fis signe de venir, de s'asseoir à côté de moi; et, profitant de sa surprise pour essayer de l'éclairer sur son propre intérêt : « Commencez, lui dis-je, par mettre votre livre dans votre poche: ce qu'il fit très-docilement. « Est-il possible, continuai-je avec véhémence, est-il possible que l'abrutissement où vous êtes plongé ait fermé votre cœur à tout sentiment naturel? L'amitié, la reconnaissance, l'habi-

tude seulement, n'auraient-elles pas dû vous attacher à votre malheureuse femme? Et si ce n'est par pitié pour elle, au moins pour l'amour de vos enfans... — Ecoutez, madame, répondit Dulaunoy d'un air tout composé; écoutez s'il vous plaît. *Qui n'entend qu'une partie n'entend rien.* Je me suis bien douté que ma coquine de femme... — Supprimez les gros mots. — Non; mais c'est que sa *chienne* de langue..... — Encore? — Mais écoutez donc, madame, faut-il que je sois victime... (Ce mot de *victime* allait si bien sur ses lèvres gonflées et brûlées d'eau-de-vie!) Madame, reprit-il, connaissez-vous mon

père? — C'est parce que je le connais, lui dis-je avec douceur, que je ne désespère point de corriger son fils. J'avais vu votre père avant que de venir chez vous. Votre père fait grand cas de madame Dulaunoy ; c'est assez vous dire qu'il n'approuve pas votre conduite. — Je le sais bien, je le sais bien, dit-il en grimaçant comme s'il eût voulu pleurer ; c'est là une des marques d'attention de *c'te* chère femme que l'on veut que j'aime par ce qu'elle m'a trompé tout le temps de sa vie ; parce qu'elle m'a réduit à l'état de cabaretier de village : moi..... Dulaunoy ! un homme qui..... — Mais vous vous trom-

pez, lui dis-je; vous n'êtes pas plus cabaretier que vous ne fûtes négociant. Vous n'avez jamais su ce que vous pouviez être; on n'est rien dans le monde que par un travail assidu; et le fainéant le plus noble n'en est pas moins à charge à tout ce qui l'environne. — *A charge!* c'est cela; il me semble que je l'entends. Je lui suis à charge; elle n'a cessé de me le dire depuis notre arrivée ici. Elle compte mes jours; elle voudrait me voir à cinq cents pieds sous terre;.... elle en aura le plaisir; elle m'enterrera; vous verrez, madame, qu'elle m'enterrera. »

Comme il achevait ces mots,

des cris affreux partirent de la chaumière ; j'y courus. Cécile soutenait avec peine madame Dulaunoy qui venait de se jeter dans ses bras. Elle demandait le chirurgien. Madame Vanhelmé vint nous rejoindre. « Courez, dit-elle à Dulaunoy. — Moi! nous répondit cet homme détestable; moi, que j'aille battre *la caisse* pour annoncer à tout Saint-Amand que madame s'avise encore une fois..... — Monstre! » s'écria la malheureuse femme; et elle s'évanouit. Son mari balançait encore. Madame Vanhelmé et moi, poussées du même mouvement, lui montrâmes du doigt le chemin. Nos yeux sans

doute contenaient une menace terrible ; car, à peine nous eut-il regardées l'une et l'autre, qu'il partit en courant, et même d'un air troublé.

Cependant les douleurs se succédaient sans intervalles. Des symptômes effrayans nous avertirent que la nature, forcée dans son opération, ne pourrait suivre sa marche ordinaire. Cécile était allé chercher la matrone du lieu. Deux autres femmes l'escortaient. « Retirez-vous, me dit madame Vanhelmé ; mon expérience va me servir. Mais si vous voulez que je donne tous mes soins à cette pauvre créature, ayez, s'il vous plaît, la bonté de me rem-

placer auprès de mon mari. » Je me rendis à mon poste. Seule avec le vieillard, avec sa jeune famille, j'attendis cinq mortelles heures, et dans des transes égales aux tourmens dont l'expression déchirante faisait retentir la forêt. Enfin madame Vanhelmé rentra. « Rassurez-vous, me dit-elle; un peu de courage m'a inspirée. Cette bonne matrone n'est point trop ignorante; l'enfant existe, quoique faible et chétif, et la mère est bien; aussi bien qu'il soit possible. Nous venons de la mettre au lit, et elle a repris sa chambre pour ne pas vous gêner plus long-temps dans la vôtre : ce qui prouve toute sa

présence d'esprit. » Je respirai; je félicitai madame Vanhelmé. « Vous avez raison, me dit-elle; c'est un bonheur que d'avoir souffert, quand le souvenir de nos douleurs nous sert à soulager celles de nos semblables. » Je restai encore chez eux quelques instans. Elle m'apprit que Geneviève était revenue; qu'elle n'avait point ramené le chirurgien, parce qu'on l'était venu chercher de Valenciennes, et que M. d'Hauterive ne pourrait venir que le soir. Je pensai avec joie que peut-être nous parviendrions, à la faveur des émotions de cette journée, et de la petite solennité du baptême, à rétablir la concorde entre le

frère et la sœur, entre la femme et le mari. Je me retirai pour laisser reposer madame Vanhelmé; et, traversant la cuisine, je prêtai l'oreille du côté de la chambre de madame Dulaunoy. Cécile, Geneviève étaient dans la mienne avec le nouveau né; leurs voix, quoique peu élevées, couvraient, en causant, un bruit sourd..... (Ma plume s'arrête, et, à ce souvenir, mes cheveux se dressent encore sur ma tête.) Je ne connaissais pas ce bruit... Je le devinai : tout mortel le devine. Oppressée.... indécise.... j'avançai en frémissant jusqu'à la porte de madame Dulaunoy; cette porte n'était que poussée; le lit était

ouvert, le grand jour l'éclairait. J'ouvre vivement cette porte.... O Dieu!.... Dieu de pitié! une femme encore pleine de vie se débattait contre la mort. Plus morte qu'elle, incapable de proférer un mot, d'articuler un son, j'approchai d'elle avec terreur. Elle cherchait.... elle cherchait, des yeux, des mains..... Suffoquée, expirante, elle voulait parler;... elle ne le pouvait plus. Je me penchai vers elle pour la soutenir. Elle voit ma ganse d'*or*; elle voit le crucifix;... elle le voit, le saisit, s'y attache, l'infortunée!.... La ganse cède à son effort; je tombe à genoux, elle retrouve la voix; elle dit : « Je vous

bénis..... oui!...» et l'une de ses mains presse le crucifix sur ses mourantes lèvres, et son autre main, étendue au hasard, se pose, se roidit,..... se refroidit sur ma tête nue, et baignée de sueur!....

Nous avions toutes deux perdu le sentiment; elle, sans retour, moi, pour le recouvrer : le ciel sait qui, d'elle ou de moi, fut la mieux partagée en cet affreux moment.

Je rouvris les yeux à la voix d'Anna. « Mama!... mama!.. s'écriait-elle; *the poor woman she is death! she is death!*..... French'madam morte aussi : terrible, terrible! » Toute la chau-

mière, tous les voisins se rassemblent. Encore à genoux, et dégageant mon front de dessous la main glacée, je m'étais glissée au pied du lit : j'y repaissais mes yeux de cet objet lamentable. Geneviève arrive, nous voit tous,... se jette sur sa maîtresse, la saisit dans ses bras, la met sur son séant; la regarde, la presse, la regarde encore, s'assure de sa perte ;..... puis la replace avec précaution, et fait signe à chacun de se retirer sans bruit. Il y avait dans ce signe quelque chose de si religieux, de si supérieur, qu'il nous fut impossible de ne pas obéir. Les voisins se retirèrent. Madame Vanhelmé renvoya les

enfans. Nous restâmes, elle et moi, rangées contre la porte. Geneviève ferma les yeux de sa maîtresse; essuya son visage; rangea sa tête, son cou, ses bras avec décence; posa sur sa poitrine le petit crucifix; ferma les volets de la chambre pour que le jour cessât d'y pénétrer; mit un flambeau à terre, l'alluma, s'agenouilla à la place que j'avais quittée; y pria quelque temps; puis, se levant, et passant entre nous sans relever les yeux: « Chut! nous dit-elle à voix basse. — Chut!.. » répétâmes-nous comme elle; et nous la suivîmes;... et le silence régna autour du lit de mort.

Nous suivions toujours Geneviève; elle s'arrêta dans ma chambre, prit l'enfant nouveau né; (c'était une petite fille): « Viens, lui dit-elle en s'asseyant, en le berçant contre son sein; viens!... tant que tu vivras je n'aurai pas *fini.* » Nous la regardâmes avec une sorte d'admiration qui tenait à-la-fois de l'affection et du respect. Nous la contemplâmes quelques instans, et, faisant signe à Cécile de ne pas la perdre de vue, nous nous retirâmes chez M. Vanhelmé. Il était seul avec Anna. C'était l'heure du coucher des enfans. Les petits avaient suivi leur bonne. Mais M. Vanhelmé qui voulait faire fructifier

dans l'esprit d'Anna l'impression des événemens de cette journée, l'avait retenue jusqu'à notre retour. Après s'être obligeamment informé de mon état, il appela sa fille, et lui parla pendant près de cinq minutes avec onction et gravité. La timide créature, debout, les mains jointes devant son père, écoutait, respirait à peine...... Quand son père eut cessé de parler, elle lui fit la révérence, reçut le baiser du soir, et s'en vint à sa mère la saluer, l'embrasser aussi. De belles larmes tombaient de ses longues paupières... Je sentis les miennes prêtes à s'échapper; et quand elle vint me saluer à mon

tour, la douce expression de cette tête angélique porta mes sens, déjà si émus, à un tel degré d'attendrissement, que bientôt il se communiqua à madame Vanhelmé, à son mari lui-même; et leurs pleurs et les miens, mêlés aux pleurs de l'innocence, honorèrent avec justice la mémoire d'une honnête femme.

« Vous venez, me dit la mère d'Anna, de recevoir les adieux de ma fille. Le domestique va revenir; nous partirons cette nuit même. Et vous, madame, qu'allez-vous faire? » Je lui dis que j'étais, le lendemain, attendue à Valenciennes; mais qu'au lieu d'y rester plusieurs jours, je ne

m'y arrêterais que vingt-quatre heures, et reprendrais aussitôt mon chemin vers le Brabant et la Hollande, que, depuis longtemps, je m'étais promis de visiter. Ils m'engagèrent à réaliser ce projet de voyage; me donnèrent leur adresse à Rotterdam, et, par les marques obligeantes d'un intérêt calme et prévoyant, me prouvèrent que notre rencontre m'enrichissait de deux amis.

Un grand bruit de pas et de voix d'hommes nous força d'abréger ce dernier entretien. Madame Vanhelmé se renferma, résolue de partir sans revoir Dulaunoy. Contrainte, moi, de sup-

porter sa vue, je cédai sans scrupule à l'horreur qu'il m'inspirait. « J'espère, dit-il en rentrant chez lui... (et, selon sa coutume, il était encore ivre; seulement un peu moins qu'à l'ordinaire, parce que le temps lui avait manqué); j'espère qu'on ne se plaindra plus. Voilà le chirurgien; voilà le frère;... le compère. Eh bien? poursuivit-il en regardant autour de lui; eh bien, où est-elle donc? est-ce qu'elle dort déjà?... Voilà ce qu'il lui faut. — Oui, lui dis-je, elle *dort,*... et c'est ce qu'il lui fallait. Tiens, misérable, réveille-la si tu peux. » J'ouvris la chambre mortuaire : d'Hauterive s'y précipita; toute sa haine

céda au cri de la nature. Dulaunoy, pétrifié sur le seuil de la porte, roulait ses yeux troublés d'ivresse et d'épouvante. Magloire le saisit au collet, et le poussa violemment sur une chaise, où Dulaunoy tomba anéanti. D'Hauterive revint à nous. « Je m'en vais, dit-il à Magloire. Je prends chez moi le fils de ma sœur. Garde-toi bien, dit-il à son beau-frère, d'approcher de Saint-Amand, ni d'aucun lieu que j'habiterai. M. Magloire, je vous recommande votre filleule. — Nous serons deux pour en prendre soin », lui dis-je. Il me salua d'un air confus, et s'enfuit aussitôt avec son neveu, et

le chirurgien qu'il avait amené. C'était l'heure où Tristan entrait dans la cuisine. Le bon gardien, après avoir inutilement cherché son soupé, allait, flairait dans tous les coins; et, ne retrouvant pas sa maîtresse, s'en vint mettre les pattes sur les genoux de Geneviève, assise et silencieuse contre la cheminée. « Que me veux-tu ? lui dit-elle ; *elle n'y est plus !*... il n'y a plus rien. » Le chien entra dans l'autre chambre ; resta long-temps debout contre le chevet du lit ; puis, après quelques gémissemens, se coucha au pied, et y demeura en arrêt.

Dulaunoy, averti par la voix

de son chien, s'avisa qu'il fallait pleurer. Il ne pouvait y parvenir. Quelques détails d'intérêt ouvrirent passage à sa douleur. « Tenez, monsieur, lui dis-je en comptant sur la table ce dont j'étais redevable à la maison pour mon logement et ma nourriture jusqu'au lendemain matin. — Tenez, monsieur, dit le domestique hollandais, qui, chargé des ordres de ses maîtres, lui apportait aussi leur compte et leur congé. — Tenez, monsieur,.... dit Geneviève, en présentant la note de ce qu'elle avait avancé pour la cuisine; payez-moi, s'il vous plaît, et demain je m'en vais. » Magloire s'empara de l'argent;

vérifia tout haut le compte de Geneviève; le fit reconnaître et signer par Dulaunoy; la paya en son nom; garda ce qu'il fallait pour acquitter le loyer de la maisonnette, dont il connaissait le propriétaire; puis, remettant à Dulaunoy trente ou quarante francs qui lui revenaient : « Je vous conseille, lui dit-il, de bien ménager cette somme; c'est probablement votre dernière ressource. » Oh! alors, toutes les exclamations de la douleur témoignèrent qu'en effet M. Dulaunoy commençait à sentir sa perte. Mais quel odieux contraste que celui de cette douleur triviale et forcée, avec le morne dé-

sespoir qui se peignait si naturellement dans tous les traits de la fidèle Geneviève ! Je l'exhortai à prendre quelque repos ; à se tenir prête pour le lendemain à six heures. « Il y aura, lui dis-je, place dans la voiture pour vous, l'enfant, et tout ce qui vous appartient. — Est-il possible ! dit-elle en soulevant ses paupières appesanties ; quoi ! c'est madame qui m'emmènera d'ici ? — Oui, dit Magloire ; et après le baptême, je vous retire chez moi. » Geneviève fut vivement touchée ; mais elle ne put pleurer encore. Je la laissai avec Magloire, qui me promit de veiller sur elle. Je rentrai dans ma chambre pour

faire, avec Cécile, les apprêts de notre départ. Vers le milieu de la nuit, j'entendis les chevaux de madame Vanhelmé. J'ouvris la porte sur le jardin. Anna, prête à monter en voiture, vint m'embrasser une dernière fois... Je la vis partir; je fermai ma porte. L'accablement me fit souhaiter mon lit, et deux heures d'un léger sommeil terminèrent enfin cette journée si pénible.

HUITIÈME

ET DERNIÈRE JOURNÉE.

Adieux à la Chaumière. Baptême. Retour de Bernard. Conduite de Geneviève. Départ de Saint-Amand. Conclusion.

A la pointe du jour, Cécile me réveilla. Nos malles fermées, la voiture prête, je fis appeler Magloire; il vint suivi de Geneviève. Geneviève était fort bien mise. Une belle dentelle ornait son bavolet, soigneusement plissé sur ses cheveux d'ébène. Un tablier de taffetas gris couvrait d'une nuance de deuil sa courte robe blanche comme la neige, et l'en-

fant, couché dans ses bras, et voilé d'une large binche, achevait de donner à cette figure douce et pâle un caractère évangélique. « Eh, mon enfant, lui dis-je, quelle parure! — C'est ma robe de noce, madame; comme elle ne servira probablement jamais, j'ai voulu du moins en faire honneur à la *défunte*. Il n'y a pas dans tout cela un *fil* qu'elle ne m'ait donné. » Je me plais à rapporter les expressions de Geneviève. Les vertus simples de cette généreuse fille se décelaient dans son langage. Je voudrais communiquer à mon lecteur leur impression naïve et touchante.

Dulaunoy, matinal pour la

première fois de sa vie, s'empressait de porter les malles, les paquets..... Ce fut à qui de nous refuserait ses services. La seule Geneviève, par un reste de soumission, et surtout par respect pour la mémoire de sa maîtresse, lui promit de revenir assister à l'humble convoi. Nous partîmes. Dulaunoy voulait retenir Tristan; Geneviève l'appela; Tristan accourut, et suivit la voiture. Dulaunoy resta *seul*, vis-à-vis de sa femme,... de sa femme,... telle qu'il avait voulu la voir. Tout en partant, je regardai cette triste chaumière... Au détour du chemin, je la regardai encore; je ne pouvais en détacher mes yeux.

Hélas! je n'y étais restée que six jours,... et l'amour, la douleur,... la mort y avaient passé!

« C'est pourtant M. d'Hauterive qui va *baptiser* sa petite nièce, me dit le bon Magloire. » Et il se tut, et il haussa les épaules. « Quoi! lui dis-je, ne reste-t-il aucune trace de votre fameuse abbaye? — Bah! me dit-il, depuis trois ans la cavalerie française n'a cessé d'y planter le piquet. — L'époque de sa fondation remonte-t-elle loin? — Madame, dit Magloire en se remémorant, ce fut au temps du roi Dagobert que saint Amand, qui avait baptisé son fils... — Lequel? — Est-ce qu'il en avait plu-

sieurs? — L'histoire en nomme deux. — Madame, cela se peut bien. — Continuez, M. Magloire. — Saint Amand, donc, qui avait baptisé un des fils du roi Dagobert, obtint du roi ce territoire, où il fit commencer le monastère et l'église, laquelle église fut consacrée, selon son intention, par un certain archevêque de Reims, assisté de saint Achaire, évêque de Tournay, et de saint Bertin, abbé de Sithieu. J'ai oublié le nom de l'archevêque, attendu qu'il n'était pas saint,... et je ne sais pas pourquoi; car il paraît que, dans ces temps anciens, la tonsure entraînait, de droit, la sainteté : ce qui devait faire grand plaisir aux parens.

Charmée de l'érudition de Magloire, je lui demandai s'il ne savait rien d'intéressant sur le compte de saint Bertin, patron de mon jeune meunier de Péronne. « Ma femme, me dit Magloire, vous répondrait sur cela bien mieux que moi; car elle a appris par cœur l'histoire de tous les saints un peu notables; et, ce qui me ferait croire que St. Bertin ne l'était pas, c'est qu'elle ne m'en a jamais rien dit. Quant à saint Amand, c'est différent; à moins que d'être huguenot, personne ici ne peut ignorer que c'était un savant homme, né Poitevin, qui a prêché l'Evangile jusques dans le pays des Escla-

vons, qui est mort en six cent... je ne sais combien; qui fut enterré dans l'église de son abbaye d'Ernon, aujourd'hui la ville de Saint-Amand ; laquelle église on fut obligé d'agrandir, tant les miracles du tombeau de notre saint y attiraient du monde de tous les coins du royaume. C'est vraiment dommage que les saints et les miracles soient devenus si rares sur la fin des temps! Est-ce la faute des prêtres, ou celle des incrédules? Peut-être bien l'une et l'autre; je n'en sais rien :.... cela ne me regarde pas... M'est avis, cependant, rien qu'à voir ce qui nous arrive, que l'incrédulité fait encore plus de mal qu'un excès de dévotion. »

Je fus frappée du sens et de la naïveté de Magloire; je lui demandai sa demeure, l'âge de sa femme, combien ils avaient d'enfans. « Ma femme, me dit-il, madame, n'a que six ans de moins que moi. Il faut laisser aux libertins des villes le goût de se marier à des femmes dont ils seraient les grands-pères. Ma femme m'aime bien. Elle a travaillé, elle a vieilli avec moi; elle ne m'a donné qu'une fille... et tant mieux; ma fille nous restera [8]. Elle est jolie; elle est sage; elle aura une dot; je lui donnerai un mari, beau garçon et bon cultivateur; et, s'il plaît à Dieu, je ne quitterai pas ce monde sans

avoir embrassé les enfans de mes enfans. ». Le digne Magloire, en achevant ces mots, essuya une larme qui roulait sur ses paupières blondes.

Geneviève lui marqua l'inquiétude de déplacer quelqu'un en acceptant l'asile qu'il lui avait offert dans sa métairie. « Vous vous moquez, répondit-il; est-ce que vous ne savez pas que les fermes et les manufactures bien gouvernées ont toujours du travail au service de l'orphelin? C'est dans les antichambres que les places sont comptées; parce que là, plus il y a de bras, moins on en sait que faire, moins encore comment les payer; mais

chez nous, Dieu merci, l'abondance force l'ouvrage; et le bon sujet qui nous en demande nous oblige encore plus que nous ne l'obligeons. »

Elle lui demanda encore, mais bien timidement, si elle pourrait quelquefois venir à Saint-Amand, guetter le passage des militaires qui revenaient des côtes de Flandre..... « Pauvre fille! dit Magloire en se retournant vers moi. » Il rêva un instant. « Ecoutez, bonne Geneviève, lui dit-il avec tristesse; je ne suis pas un grand docteur; mais quand j'ai voulu juger ce qu'auraient fait les autres, je me suis toujours mis à leur place; et je vous avoue

qu'à celle de Bernard, s'il vit encore, je ne reviendrais pas vous épouser; et je n'écrirais pas, de crainte de vous troubler l'esprit en pure perte. Que voulez-vous qu'il fasse? Il sait bien que vous êtes sage; que vous avez été la plus malheureuse du monde; qu'aucune des filles du canton ne mène une conduite plus nette que la vôtre; mais tout cela n'empêche pas que le soldat ennemi qui a causé tous vos chagrins ne puisse un jour, n'importe quand, faire honte à Bernard s'il vous rencontre ensemble; et, voyez-vous, ma pauvre Geneviève, un galant homme ne se marie point avec ce barbouillage dans

le cœur... Pardon, mon enfant, ajouta-t-il, voyant l'abattement où la replongeait sa conclusion ; je vous dis grossièrement la vérité : mais, croyez-moi, il vaut mieux vous la dire que de vous abuser par de belles paroles.... Et puis, que savons-nous ? continua-t-il encore ; Bernard, soldat depuis trois ou quatre ans, n'est peut-être plus le même Bernard que vous regrettez. La vie des camps ne donne guère le goût du mariage. Comment voulez-vous qu'un homme toujours courant, se battant, tuant, pillant, etc., songe, tant qu'il sera jeune, à revenir cultiver son champ, ou à remplir tranquillement une pe-

tite place dans le fond de sa province? Et, sans tout cela, et sans votre aventure, quel est l'homme qui, après quatre ans, se ressouvient de son ancienne maîtresse? Nous ne valons rien, mon enfant; en conscience, nous ne valons rien; et si les pauvres jeunes filles nous connaissaient aussi bien que les femmes, on n'en verrait pas une se presser de croire à nos discours; encore moins se désoler, et mourir pour nos *beaux yeux*. »

Geneviève ne répondit rien; mais, à son extrême pâleur, je vis que tout ce qui lui restait de force et d'espérance repoussait les raisonnemens du bon Magloire.

Nous arrivâmes bientôt après

sur la place de Saint-Amand. C'était un jour de *décade*. Les bourgeois, presque tous sortis de leurs maisons, se promenaient d'un air content. De temps en temps ils s'arrêtaient, se ramassaient en pelotons, et se parlaient avec vivacité. Nous ne prîmes pas garde, d'abord, à ce petit mouvement populaire. Tout occupés d'un objet plus sérieux, nous descendîmes à la maison commune. L'officier municipal, vêtu de noir, et le visage très-abattu, vint nous recevoir jusque sur l'escalier. Il fut poli, surtout avec Geneviève, envers laquelle, en ce moment tardif, il semblait vouloir réparer quel-

ques-uns des chagrins qu'il avait causés à la défunte. Il prit nos noms, prénoms, qualités, domicile, etc.; et, quand ce vint au nom de l'enfant : « *Alexandrine*, dit Magloire; (Magloire s'appelait Alexandre.) » Et pour moi, ajoutai-je, *Louise Marie*. A ce nom de *Marie*, d'Hauterive laissa tomber sa tête sur sa main... (*Marie* avait été le nom de madame Dulaunoy.) Il acheva de dresser l'acte; et comme l'enfant avait souffert en route, Geneviève se retira dans la chambre à côté, où une femme, par l'ordre de d'Hauterive, lui porta le lait tiède et sucré qui, pour l'instant, pouvait suppléer la nourrice que

l'on allait trouver chez Magloire. Nous parlâmes à d'Hauterive des funérailles de sa sœur. « Je m'en charge, dit-il d'un air sombre. Dulaunoy en aura assez de pourvoir à celles de son père. — Son père est mort? — Hier au soir, presque en même temps que sa belle-fille : le ciel lui devait cette grâce! » Il continua d'écrire, et nous restâmes en silence. — Un roulement de tambour, une musique guerrière, et les éclats de joie de toute la place, nous annoncèrent l'arrivée de quelques troupes. Geneviève m'appela à plusieurs reprises. J'allai à elle. L'enfant, démaillotté sur ses genoux, souffrait, criait... « Mada-

me, me dit-elle ; madame, qu'est-ce donc ? vous voyez, je ne peux pas quitter... O madame ! ne voudriez-vous pas faire demander si l'un de ces militaires connaît.... si l'on a vu.... si l'on sait... » Et l'excès de son émotion lui coupait la parole. Je revins dans le bureau. Trois compagnies de chasseurs défilèrent sur la place ; on fit halte ; et tous ces militaires, dont la plupart étaient de Saint-Amand, coururent aussitôt à leurs sœurs, à leurs femmes, à leurs vieux parens, et les reconnurent dans la foule, comme chaque agneau retrouve sa mère à son retour dans le bercail. C'était un train, un remuement,

une allégresse! Comme je me disposais à faire prier l'un des officiers de vouloir bien monter où nous étions, un jeune lieutenant, de fort bonne mine, ouvre la porte du bureau, et, nous saluant avec intérêt, demande à d'Hauterive, en l'appelant par son nom, s'il peut lui donner des nouvelles de madame Dulaunoy; si elle est encore à Valenciennes, où, ajoute-t-il, je suis bien pressé de me rendre. « Hélas! mon brave camarade, elle n'est même plus de ce monde; nous l'avons perdue hier au soir. — Hier au soir! dit le jeune homme en élevant la voix; et Geneviève,.... Geneviève!... qu'est-elle devenue? »

A cette question, nous reconnaissons Bernard; Geneviève l'entend, se débarrasse, accourt, veut s'écrier, ferme les yeux, et tombe étendue à nos pieds avant que Bernard eût deviné que c'était là celle qu'il demandait. Un cri de frayeur nous échappe. «C'est elle... c'est elle... disions-nous à Bernard.» Il l'avait relevée; il la regardait avec tendresse, avec pitié. «Quoi, te voilà! disait-il en pleurant; quoi! changée comme cela! Eh, reviens donc,... reviens donc!... ne suis-je pas Bernard, ton Bernard qui t'aime?... qui n'aimera plus que toi dans le monde? « Et il l'embrassait, il la serrait de si bon

cœur! Geneviève, en rouvrant les yeux, lui rendit d'abord ses caresses; puis, revenant tout-à-fait à elle, et se détournant avec honte : «Ah, malheureuse, malheureuse! dit-elle; comment ai-je la hardiesse de l'embrasser? il ne voudra plus de moi. — Qu'est-ce que tu dis là? répondit fièrement Bernard : est-ce que je serais revenu pour te faire affront? Tout est fini; *je l'ai tué*; j'ai voulu le tuer avant de te revoir : mais à présent que celui-là est de *côté*, je suis sûr, comme de mon honneur, qu'il n'y en a pas un qui ne te doive respect : ainsi, touche là, c'est pour la vie. Dans dix jours je t'épouse; dans

quinze jours je repars ; dans deux ans mon temps est fini, et je reviens alors pour ne plus te quitter : c'est-*y* parler, cela ? » Geneviève ne répondit point. Elle baissa la tête, et garda longtemps le silence. « Monsieur ? dit Bernard à d'Hauterive ; en attendant qu'elle réponde, veuillez bien, s'il vous plaît, dresser acte de ce que je vais vous dire. *Deux cent cinquante louis* que j'apporte à Geneviève : c'est sa dot, c'est son bien, qu'elle m'épouse ou non. Avec cela, on peut avoir ici une maison et un champ ; j'y reviendrai voir Geneviève. Mais que surtout il soit bien stipulé que la maison, le champ lui appar-

tiennent, parce que, enfin, on ne sait pas... un boulet de canon... « Mon Dieu! s'écria Geneviève. — Eh, que m'importe si tu ne m'aimes plus? » lui répondit Bernard avec tristesse. Geneviève saisit la main de Bernard, la pressa vivement contre ses lèvres; puis lui dit : « J'attendrai encore ;... je ferai valoir le bien de mon ami ;.... j'éleverai l'enfant de ma maîtresse. Est-ce l'instant de parler de mariage ?..... et ne devez-vous pas trouver bien mieux que Geneviève? » Et elle se remit à pleurer. Magloire, alors, prit la parole; instruisit Bernard, tout en ménageant d'Hauterive, des événemens qui

avaient précédé son retour, et de la circonstance qui nous réunissait au chef-lieu de la commune. Bernard, encore plus sérieux, vint me saluer d'un air décent. « Madame, me dit-il, n'aura-t-elle pas la bonté de s'arrêter encore quelques instans avec nous? Elle a tant fait pour madame Dulaunoy, qu'elle ne peut pas quitter comme cela sa fidèle Geneviève. » J'ordonnai à Cécile d'aller m'attendre avec la voiture à l'auberge du Lion d'Or. J'apposai mon nom aux registres des baptêmes ; je saluai M. d'Hauterive; puis, le laissant à ses réflexions, je pris le bras du bon Magloire, et fis signe

à Geneviève d'accepter celui de Bernard, qui s'en empara aussitôt, et nous fit faire lentement le tour de la grande place. « C'est Bernard, c'est Bernard!..... il épouse Geneviève. — Il épouse Geneviève! Est-ce que c'est possible? — Pourquoi donc pas? Il l'aimait tant! — Je vous assure, moi, disait une vieille femme; je vous assure qu'elle ne l'épousera pas. — Elle fera bien, répondaient les vieillards. — Elle aurait tort, s'écriaient les jeunes gens...» Magloire écoutait, moi aussi. Bernard tremblait que Geneviève, malgré tout son amour, ne fût de l'avis des *anciens* de la contrée.

Assis, tous quatre, autour de la même table où j'avais écouté madame de Saint-Phar, j'entendis avec intérêt ce que Bernard nous raconta de son désespoir après le sac de Furnes ; de sa captivité, de sa convalescence ; de ses campagnes, de ses exploits ; de sa faveur actuelle auprès de son général commandant, etc. : et lorsqu'après m'être bien assurée que je laissais Geneviève maîtresse de son sort et à l'abri de toute inquiétude pour l'avenir, je me disposai à prendre enfin congé de ces braves gens : « Madame, me dit l'honnête fermier, nous vivons dans un temps où personne ne peut prévoir com-

ment on vivra l'année suivante. Mais si jamais vous perdez votre fortune; si l'on vous brûle, si l'on vous pille, et que vous ne sachiez, comme l'on dit, où reposer votre tête, n'oubliez pas la ferme du compère Magloire : à tout événement, vous y trouverez un asile, et des gens bien ravis de vous prouver leur amitié. — Ah, si j'osais! dit Geneviève... » Je vis qu'elle pensait à m'offrir sa maison, quoiqu'elle ne l'eût pas encore. Je l'en remerciai; je l'embrassai avec attendrissement; et, le cœur plein d'émotions affectueuses, j'abandonnai, non sans un vif regret, ces cantons ignorés où je venais de passer

huit jours des plus obscurs... et par conséquent des plus heureux de ma vie, malgré les tourmens indirects qui en avaient troublé la paix.

CONCLUSION.

Je trouvai à mon retour à Paris un billet de madame de Saint-Phar, et le remboursement de ce que je lui avais prêté.

Cinq ans après, j'eus des nouvelles de mes amis de St.-Amand, et de mes voisins de la *Croisette*. Anna, mariée selon son penchant, l'était aussi selon le vœu de sa mère; et la plus charmante fille était devenue la plus belle des femmes.

Geneviève persistait dans sa noble résolution : *Louise Marie* était morte; le bon Magloire venait de marier sa fille; Bernard

suivait au loin sa fortune militaire.

Dulaunoy était charbonnier.

Une retraite honorable dans la basse-cour de Geneviève comblait de ses douceurs la vieillesse de Tristan. . . . .
. . . .

Et j'ai écrit cette histoire vulgaire pour me rappeler au besoin des vérités rebattues que l'on ne saurait trop répéter : c'est que le pire des maux est d'avoir à rougir de son choix ; que le meilleur esprit est celui de son état; qu'une seule apparence douteuse suffit pour ternir la réputation de la plus honnête femme ; qu'une fille chaste et prudente peut, dans

toutes les classes, être l'ornement de son sexe; qu'enfin, la religion, négligée, méconnue, ou mal interprétée, n'en est pas moins l'unique boussole des esprits droits et des âmes saines. J'avais trouvé chez le fermier Magloire, j'avais trouvé chez Bernard et Geneviève, la raison, le bon sens, l'amour naïf, la morale naturelle, et la piété de sentiment qui nous en donne les premières leçons. J'ai, depuis, parcouru de grandes et fameuses villes; j'ai observé différens caractères; je n'ai rien rencontré qui valût mieux que cela.

NOTES.

1 « ..... J'ÉTIONS demandé à l'Opéra
» de Paris....

Les grandes églises de France fournissaient alors des chanteurs aux premiers théâtres du royaume. Les *maîtrises*, tenues par des compositeurs habiles, qui s'obligeaient, non-seulement à enseigner la musique à leurs élèves, mais encore à surveiller leurs mœurs et leur éducation, étaient de véritables pépinières de belles voix, qui, ensuite, venaient à Paris se plier plus ou moins aux principes *du goût*: aujourd'hui, nos jeunes musiciens en étalent tout le luxe avant que leur voix soit formée, et, trop souvent, sans que jamais elle puisse l'être.

2 « .... Elle se précipita avec lui
» dans les flots....

Pareille catastrophe a terminé les jours d'une tante de l'auteur; mais la malheureuse mère, au lieu de se jeter avec son enfant, l'avait déposé sur le sable: elle périt, et l'enfant fut sauvé.

3 « .... Et rejetant loin d'elle sa
» ceinture de couleuvres....

L'auteur d'une vieille histoire intitulée : *Les délices des Pays-Bas,* fait mention d'une grande bataille de couleuvres qui se donna dans les plaines de Tournay, et à laquelle on ne put mettre fin qu'au moyen d'une décharge à mitraille qui balaya en même temps les vaincues et les vainqueurs. On rappelle ce beau souvenir en témoignage de l'innombrable quantité de couleuvres, ou *anguilles de buisson,* que l'on trouve dans ces contrées, et que les cuisinières flamandes vous servent (à la manière anglaise) très-proprement accommodées avec du thym.

4 « .... Qui alors flétrissait mon
» malheureux pays....

A cette époque, le divorce, triste ressource pour quelques femmes françaises, devint pour cent mille autres une mode honteuse.

5 « .... Les plus beaux *dûlls* de
» Rotterdam....

Dûlls, redoutes, salles de bal, où alors les jeunes Hollandais fumaient une pipe, et man-

geaient des tartines garnies de viande et de moutarde, dans l'intervalle des contredanses.

6 « .... Tous les pas sont décens
» quand la personne est modeste.....

Témoin madame Gardel; celle qui, peut-être, a le plus honoré son état par ses vertus privées et ses grâces inimitables.

7 « .... Cette kermesse me contraria....

Il est à remarquer que la révolution, en supprimant toutes les fêtes, n'avait rien dérangé aux bombances des *kermesses*, dont ces fêtes étaient le motif. On voulait s'amuser sans cause, comme on s'agitait sans but déterminé.

8 « .... Ma fille nous restera....

Dès-lors la *conscription*, sous le nom de *réquisition*, enlevait tous les jeunes gens. Les conquérans, ou les usurpateurs, savent seuls combien une longue guerre leur épargne d'inquiétudes. Ne règne pas qui veut, et comme il veut, en temps de paix.... surtout après les jours d'orage.

FIN.

